

Parole de Providence, par Mme Clarisse Vigoureux



BnF Gallica

PAROLE

DE

PROVIDENCE.

PAROLE

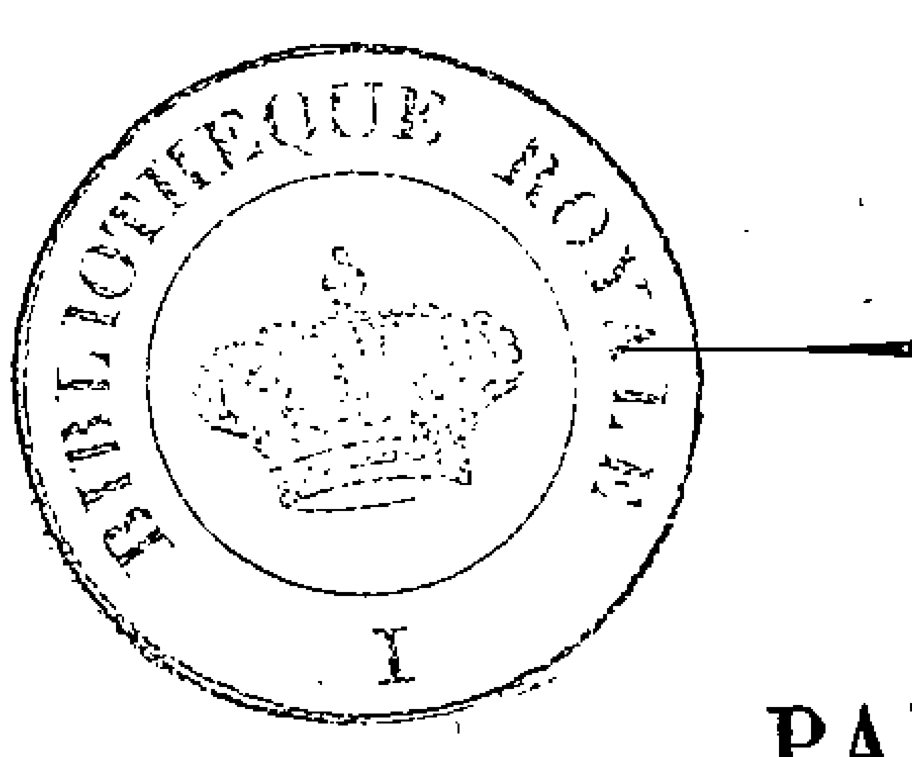
DE

PROVIDENCE.

PAR

Mlle CLARISSE VIGOUREUX.

> Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, et qui au-dedans sont des loups ravissans.
>
> Vous les reconnaîtrez par leurs fruits : peut-on cueillir des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ? MATTH. VII. 15, 16.



PARIS.

BOSSANGE PÈRE, LIBRAIRE,

RUE RICHELIEU.

ET CHEZ LES LIBRAIRES DU PALAIS-ROYAL.

NOVEMBRE 1834.

O.

O vanité des vanités! O misère humaine! O douleur éternelle!

Que voit-on sur la terre?

Des hommes qui s'égarent, des hommes qui égarent leurs frères, et des hommes égarés.

Quel est ce cri de guerre et ce retentissement qui de toutes parts a été entendu ?

Écoutez : c'est le résumé de toutes les erreurs des siècles.

C'est un assemblage de choses usées, cassées et bruissantes comme des ossemens qui craquent et s'entre-choquent dans un tombeau.

Et ces débris incohérens, ces débris de toutes les dépouilles humaines, vous sont apportés comme les élémens de quelque harmonieux concert.

Et cette poussière des temps vous est apportée comme une parole nouvelle et sacrée.

O vanité des vanités ! O misère humaine ! O douleur éternelle !

Et moi, femme, je viens demander compte de cette parole apportée comme sacrée.

J'en viens demander compte parce qu'elle renferme toutes les aberrations philosophiques et religieuses qui ont enlacé de leurs épines le labyrinthe où le genre humain reste égaré.

J'en demande compte au sexe fort qui régit le monde, et qui depuis trois mille ans le tient enchaîné dans cet inextricable dédale.

J'en demande compte au sexe fort qui sait détrôner ses rois, et qui, se disant roi lui-même, ne sait pas tenir les rênes du monde.

J'en demande compte au sexe fort qui ne sait être autre chose qu'oppresseur et victime.

J'en demande compte au sexe fort, parce que l'humanité est solidaire de ses fautes, quoique tout un sexe et un peuple d'enfans ne participent pas à son inhabile gestion.

Oui, pour toutes ces raisons, je viens lui demander compte de cette parole apportée comme sacrée.

Où peut-elle conduire? A la guerre, au carnage, et toujours replonger l'humanité dans la nuit des erreurs, dans la nuit du passé.

Dites : n'est-ce pas au nom de Dieu, que

les perturbateurs et les dominateurs ont toujours parlé?

Et depuis des siècles n'entraîne-t-on pas les hommes au nom de Dieu et au nom de la liberté?

Et depuis des siècles quel est le prix du sang versé dans un espoir de paix et dans un espoir de liberté, sinon la misère et toujours de nouveaux déchiremens?

Sexe fort, sexe fort, ne pouvez-vous donc pas distinguer la parole divine, d'une parole d'enfer?

Dieu peut-il se plaire à détruire ses œuvres? Dieu peut-il être impie?

Et les tempêtes révolutionnaires peuvent-elles être votre DESTINÉE? peuvent-elles vous conduire à votre DESTINÉE?

Mais... votre DESTINÉE!... il n'y a pas foi, le disciple égaré qui n'en a pas cherché la Loi.

Car il dit: « Il y aura toujours des pauvres, parce que l'homme conservera toujours le péché en soi. »

Et il vient d'écrire encore que l'homme

n'est pas destiné à trouver le bonheur ici-bas. Mais il dit que les révolutions sont un bienfait de la Providence, qu'elles *purifient* l'homme et le perfectionnent pour *la vie céleste*.

Vous entendez? c'est à la vie céleste qu'il renvoie le bonheur, et il nie ainsi l'universalité de la Providence.

Et le perfectionnement pour la vie céleste est basé sur un volcan révolutionnaire.

Et sans espoir d'une entière délivrance pour les nations, il dit que la terre se couvrira de sang, et il accepte cette déviation de la Loi de Providence et de la vraie destinée humaine, avec la même légèreté que s'il s'agissait d'aller voir, descendus en champ clos, quelques rois et quelques prêtres qui, fatigués d'asservir le monde et résumant en acte toutes les erreurs de leur vie, auraient la délirante prétention de croire que par leur combat ils vont établir la paix de l'univers.

O misère humaine! O douleur éternelle!

Et voilà les hommes qui ont la parole sur la terre.

Et le chef de la chrétienté s'avance comme l'ombre d'une grandeur passée et pour ressaisir un simulacre de puissance, en reprenant d'autorité paternelle l'homme qui s'éloigne de lui par effet de mépris pour ses lois décrépites.

Et voyez-vous de quoi il reprend celui qu'il appelle son fils ?

Ce n'est pas de ce qu'il peut entraîner à des révolutions inutiles pour le bonheur des nations;

Ce n'est pas de ce que la destruction qu'il annonce et qu'il juge nécessaire ne vient que d'une loi d'enfer;

Ce n'est pas de ce que ses croyances sont insuffisantes et fausses, de ce que ses paroles sont vaines;

Ce n'est pas de ce qu'il ne recherche point le remède au mal qu'il déplore, de ce qu'il reste sourd à ce commandement de Jésus

qui leur a dit à tous : Cherchez et vous trouverez.

Non, ce n'est pas de cela, car lui non plus, chef de la chrétienté, chef des âmes, lui non plus, il n'a jamais cherché la Loi de réintégration.

Il réprimande celui qu'il appelle son fils, parce que ce fils s'éloigne d'un passé usé et vieilli, parce qu'il signale le mal que lui, chef de la chrétienté, voudrait encore cacher.

Et voilà les débats qu existent entre des hommes qui représentent Jésus ! voilà l'ignoble spectacle qu'ils viennent donner au monde !...

Et voici des écrivains qui parlent de nouveau christianisme, de société régénérée, et sous la plume desquels les mots religion, progrès, charité universelle, liberté, se mêlent, se confondent, s'agitent, s'éloignent, reviennent et passent ainsi que des chimères qui ne laissent d'autre trace qu'une fumée noire et épaisse.

Car, lisez ces écrits, ils ne renferment pas la Loi d'organisation, et s'ils ont un but et peuvent avoir un résultat, il n'est autre que de nous ramener de nouvelles disputes et de nouveaux déchiremens.

Et si une nouvelle science, et si une science positive ne venait pas au secours de l'humanité, vous verriez reproduire des luttes interminables.

Des luttes analogues à celles de ces temps de douloureuse mémoire, où les nations fatiguées de n'avoir ni croyance, ni loi fixe, se laissaient abuser, et se débattant dans le vague, s'égorgeaient pour rétablir un culte ou soutenir une opinion dont le rejet avait été déjà l'objet de guerres sanglantes.

Mais ici, c'est la misère du prolétaire qui porterait la torche de la discorde, c'est la guerre du pauvre contre le riche qui serait allumée, et à quelque parti que restât le champ du combat, toujours la misère aurait la victoire.

Et demandez à tous ces écrivains s'ils

savent les choses dont ils profanent les mots.

Demandez à ces hommes aux paroles de liberté quelle science nouvelle ils ont pour l'établir.

Demandez à ces hommes de nouveau christianisme quelles sont les nouvelles interprétations qu'ils en peuvent donner.

Demandez-leur de vous expliquer les mystères de cette religion de dix-huit siècles et de lui donner par-là un nouvel éclat.

Demandez-leur de vous expliquer seulement ce premier dogme qui est un Dieu fait homme, et par suite de vous dire pourquoi l'homme fait à l'image de Dieu est malheureux depuis sa chute, et comment il peut être réintégré dans la Loi des destinées.

S'ils ne savent pas ces choses, si à une religion de mystères et de rigueurs, ils ne peuvent substituer une religion de lumière et d'amour, leurs paroles sont mensonges.

S'ils n'ont pu pénétrer au sanctuaire des mystères universels, c'est qu'ils ne sont pas sortis des voies fausses, c'est qu'ils font

halte dans les sciences incertaines et confuses.

Or, il ne leur appartient pas de parler de rénovation autrement que pour en appeler les moyens et pour en étudier la Loi.

Sexe fort, sexe fort, citoyens de la terre, jusqu'à quand donc fléchirez-vous devant toutes erreurs revêtues d'un fastueux éclat?

Jusqu'à quand vous laisserez-vous égarer par des mots vides de science?

L'humanité gémit sous vos lois et vous êtes coupables de toutes ses souffrances, quand par votre inhabile gestion vous ne savez pas créer pour tous la richesse, la liberté, la paix, dont les élémens sont donnés.

Sexe fort, c'est vous qui régnez sur toute la terre, c'est à vous que je viens demander compte de cette parole apportée comme sacrée.

Sexe fort, vous accusez vos rois quand vous manquez de liberté, et vous-même ne l'avez jamais cherchée que pour vous seul, et comme vos rois vous avez asservi le faible.

Si vous souhaitez la liberté pour vous, cherchez-la dans la Loi qui la donnera à l'humanité entière.

Cherchez-la dans la Loi de Providence qui vous est signalée.

1.

1.

Oui ! au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Au nom du Père, qui a créé les hommes dans un but de bonheur et d'harmonie universels, et qui, les plaçant sur cette terre,

leur a imposé la tâche de découvrir la Loi de cette heureuse destinée;

Au nom du Fils, qui leur a dit : Cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert;

Au nom du Saint-Esprit, révélateur éternel de cette Loi suprême toujours accessible à l'intelligence des hommes, et toujours rappelée par le désir de bonheur qu'il entretient dans leurs cœurs, comme une flamme sacrée et sans cesse renaissante :

Au nom de la Divinité et de l'humanité, dites si les Paroles d'un Croyant sont vérité ou vanité ?

Dites si elles sont d'un ange de lumière ou d'un ange des ténèbres ?

Et quand vous parlez au nom de la Foi, faites connaître sur quoi la vôtre repose.

Et si vous avez la lumière, ne la cachez pas sous le boisseau.

Car ce n'est plus le temps où il suffise de dire : Que celui qui a des oreilles entende.

Ces paroles, qui appartenaient à leur place

et à leur temps, ne seraient pour vous qu'un manteau de fumée.

Ce n'est pas le temps d'apporter aux hommes des hymnes pompeux où rien n'est enseigné.

Ce n'est pas le temps de vous parer d'un talent, dont le faux emploi est une profanation.

Et le prêtre chrétien qui parle de la Foi, devrait savoir qu'elle est morte sans les œuvres.

Et quand le mal règne, — c'est vous qui l'avez dit, — n'est-ce pas pour le conjurer, n'est-ce pas pour en prévenir le retour, qu'est institué le saint ministère?

Oui, c'est là qu'est la tâche de toutes les intelligences.

Et, je vous le dis en vérité : « La solidarité des hommes n'est pas une chimère. Vainement dirait-on que celui qui ne participe pas au crime n'en est pas coupable : cela n'est pas vrai; celui qui s'y oppose est seul innocent. »

Et ne faut-il pas aujourd'hui, pour délivrer le monde, la science de l'arbre de vie; la science du bien et du vrai, sans laquelle l'homme ne peut ressaisir le bonheur perdu dès le premier âge; la science enfin que Jésus vous a dit de chercher et de trouver?

Et quand vous prenez la parole pour annoncer l'avenir du monde, si ce n'est pas au nom de cette Loi sainte, où si vous n'appelez pas les hommes à la chercher, quelle peut être votre œuvre, sinon vain bruit, égarement ou mensonge?

Et où se trouvent, dans les Paroles d'un Croyant, le but et le moyen de rédemption?

Qu'y a-t-il autre chose qu'un ferment de révolution nouvelle?

Qu'y a-t-il autre chose qu'une impuissante colère faussement appelée charité universelle?

Qu'y a-t-il autre chose qu'une promesse vague d'un bonheur plus vague encore, et qu'il faudra d'abord acheter par des flots de sang?

Des flots de sang!

Oui! et c'est un disciple de Jésus, qui n'aperçoit la rénovation qu'à travers six jours de combat, et qui prend la harpe d'or pour nous l'annoncer en triomphe!

Et c'est un disciple de Jésus qui vient dénaturer cette belle parole d'Association, source de toutes richesses et voie de Providence, pour en faire une lutte organisée, pour procéder au renversement des rois!

Certes, je ne les adore pas, ces rois, car je sais qu'ils sont, comme tous les hommes, entachés de péché originel, et que, dans le chaos social où ils se meuvent et s'agitent, le mal les enveloppe, et le mal est commis!!!

Mais s'ils doivent disparaître pour être remplacés par la domination sacerdotale, je vous répondrai par vos propres paroles: « Ce n'est pas la peine de bouleverser tout et de s'exposer à tout, pour substituer à une tyrannie une autre tyrannie. »

Et que ferez-vous de mieux, si vous « n'a-

vez que votre pensée pour règle, et pour loi que votre volonté ? »

Vous l'avez dit : Là où Dieu ne domine pas, il faut que les hommes dominent.

Et si votre but n'est pas une tyrannie substituée à une tyrannie, pourquoi vos paroles ne sont-elles que mystère ?

Et si vous répondez que vous appelez les hommes à Dieu, que vous voulez voir Dieu dominer seul sur la terre, je vous demanderai si Dieu veut autrement dominer sur la terre, que par le règne de sa Loi ?

Or, si cette Loi vous est connue, homme et chrétien ! pourquoi ne l'enseignez-vous pas ?

Car Dieu ne peut avoir, comme les hommes, des lois qui ne soient que pour quelques-uns.

Dieu a sa Loi.

Loi unique et universelle comme lui-même, et qui est pour tous, et qui a puissance de porter les richesses et la paix, partout où les lois des hommes engendrent les misères et la guerre.

Voyez si, dans l'univers, tout ce qui est régi par la Loi divine, ne présente pas à vos yeux la plus admirable harmonie ?

Et pourquoi les hommes qui se plaignent du sort, ne recherchent-ils pas, pour l'humanité, les bienfaits d'une telle Loi ?

Et qu'est-ce donc faire que parler vaguement de Dieu, de son règne et de sa justice, quand on ne sait ni ne s'enquiert comment établir le règne de Dieu et sa justice ?

Qu'est-ce que cette intelligence vagabonde qui ne sait pas reconnaître sa tâche, et qui court au hasard comme la cendre stérile emportée par les vents ?

Pourquoi Dieu l'a-t-il donnée aux hommes ? pourquoi les a-t-il animés de son feu divin, si ce n'est pour qu'ils recherchent sa Loi ?

Lui, bonté suprême; lui, source inépuisable de tous les biens; lui, délices éternelles; lui, puissance infinie, ne serait-il pas moins sensé que les hommes et plus mé-

chant encore, si, les créant à son image et les faisant participer de son essence divine, il eût placé en eux ce désir inextinguible d'un bonheur qui ne devrait pas être leur partage ici-bas?

Et quand Jésus parlait avec mépris de ceux dont l'intelligence endormie ne s'occupait pas de rechercher la Loi sainte, et qu'il les appelait des morts bons pour ensevelir leurs morts, n'était-ce pas assez dire que les hommes ne seraient véritablement dans la *vie*, dans la vie éternelle de Dieu, que quand ils auraient trouvé la Loi de Dieu?

N'enseignait-il pas ainsi qu'ils étaient hors de leur vraie destinée, et n'a-t-il pas répété qu'il fallait la chercher?

Et où serait donc leur gloire, si le Dispensateur céleste ne leur eût laissé cette belle part dans le grand œuvre?

Or, je vous le dis en vérité : la recherche de la Loi des destinées universelles est la tâche imposée au génie humain; la promulga-

tion de cette loi, le devoir impérieux de tous ceux qui la connaissent; et son application, la condition absolue du règne de Dieu sur la terre.

Et voilà !

Tout le mystère de la rénovation sociale, tout le mystère de la résurrection universelle, tout le mystère de la vie éternelle, c'est la Loi divine substituée au fatras des lois humaines.

2.

2.

Eh bien ! vous avez eu dix-huit cents ans pour chercher et trouver : avez-vous cherché, avez-vous trouvé, possédez-vous la Loi?

Dites !

Car il n'est que trop vrai, les nations

crient vers le Seigneur, « comme l'hirondelle tombée de lassitude en traversant les mers, et se débattant sur la vague. »

Mais quoi! n'auriez-vous pour elles que des bouleversemens nouveaux ou des chants d'un vain éclat?

Ne sauriez-vous que leur retracer des souffrances qui sont vivantes au fond de leurs cœurs, et écrites sur leurs fronts?

Et votre ministère vous semblera-il rempli, si vous n'apportez pas l'huile sainte qui guérit les douleurs?

Quand, malade et alité, vous appelez le médecin pour guérir votre corps, n'attendez-vous de lui qu'une lugubre complainte?

Jésus ne rendait-il pas la vie à celui qu'il avait pénétré de son regard?

Et si l'opérateur qui promène le scalpel sur le corps social, ne sait qu'en labourer les plaies, sans extirper le germe impur qui les reproduira, il ne fait qu'apporter une irritation nouvelle, et attiser le feu qui dévore.

Et encore une fois, si vous êtes médecin des hommes, quel remède leur réservez-vous, et d'où vient que vos paroles ne le précisent pas ?

N'en sauriez-vous pas plus que cet illustre écrivain qui, après avoir long-temps occupé la scène par des œuvres *fleuries*, œuvres décevantes, séduisant mirage dont la lumière se perd et égare au désert, vient aujourd'hui les résumer par ces mots : *Je ne sais pas....* (*a*) ?

Météore de la nuit, qui ne sait chercher la paix qu'à travers les tombeaux, qui ne peut soutenir l'éclat du jour, et qui, dans un temps de crise, vient, pour toute solution du problème social, révéler son humeur, et dire : « *Je ne sais pas !....* »

Rapsodes et plagiaires du passé ! vieillards blanchis par l'erreur, que la paix vous soit donnée !

Mais si, pour délivrer les peuples d'oppression, vous n'avez que d'illusoires décorations pour masquer un éternel champ de

misère ; si, comme le disait il y a quatre ans, l'illustre écrivain, en parlant d'hommes dont il ramasse aujourd'hui les lambeaux, vous n'avez toujours que les « guenilles du passé ; » si vous n'avez qu'un pêle-mêle de tous les systèmes éphémères et trompeurs ; si vous n'avez pas une science nouvelle pour créer à la fois les richesses et la paix, si enfin vous n'avez que des voies de destruction et des paroles de guerre, non ! VOUS NE SAVEZ PAS.

Or, vous n'êtes pas propres à l'œuvre de rénovation que vous annoncez ; car, ni ses moyens, ni sa fin ne peuvent être la destruction des hommes.

Et je le dis en vérité, c'est un faux prophète, celui-là qui chante un avenir dont la guerre civile serait l'avant-coureur ; un avenir qui inspirerait moins de désir que d'effroi !

Et il faut bien garder la charité dans son cœur, pour se défendre de toute idée de trahison, quand on rencontre une telle aberration dans un haut talent, quand on le

voit se saisir de cette parole d'Association qui est la seule voie de salut pour les peuples, les rois et l'humanité entière, et quand, par lui, elle est changée en épée sanglante.

3.

3.

Vous parlez de Providence ! ah ! si vous écriviez sous son inspiration, votre livre ne serait pas un amas de contradictions, une œuvre vaine, que votre génie poétique et votre éloquence ne peuvent rendre salutaire.

Ce n'est pas le feu de la discorde qu'on y verrait briller, mais le flambeau d'une Foi sainte.

Ce n'est pas la mort des tyrans qui serait votre croyance, mais la paix du monde.

Certes, la Providence n'a besoin de la mort de personne pour donner aux hommes la richesse et la liberté.

Si le concours de la volonté des hommes est nécessaire à la Providence pour établir le bonheur parmi eux, c'est que telle est la condition qui leur est imposée, qu'ils doivent pour l'obtenir en rechercher la Loi.

Mais ils s'éloignent de la Providence en se donnant la mort, ils ne recherchent pas sa Loi; et les lois qu'ils font eux-mêmes ne peuvent pas les conduire à la richesse et à la liberté.

Qui est le vrai prochain, qui est le vrai serviteur de tous, de celui-là qui, l'amour en son cœur, les appelle à cette Loi, en presse l'avénement, ou de celui-là qui, la charité aux lèvres, crie la mort de ses frères?

Vous avez dit vrai : les tyrans sont nombreux sur la terre.

Mais..... c'est bien du sang à répandre.... il faudra bien des hommes....

Et quand une nation se lève grande et puissante comme la volonté qui fait reculer la montagne, elle n'appelle pas dans les rangs de ses braves, elle ne rencontre pas au combat les prêtres corrompus par le génie du mal.

Ils ont disparu, les scribes, les pharisiens de tous les temps, les docteurs de la loi, les sophistes, et toutes les espèces qui égarent le monde depuis long-temps.

Ils se sont retirés dans la caverne sombre.

Et vous avez vu mourir ceux que les tyrans avaient opprimés, ceux qui avaient souffert, ceux que « Jésus aimait d'un amour de prédilection ; » et les premiers immolés, sont toujours le plus pur de son sang.

Et ce dernier sang encore qui fume dans nos villes, quel est-il ?

Qui est tombé dans le piége ?

Qui a été massacré?

Ou de celui qui s'engraisse du travail du pauvre, ou de celui que le désespoir égare?

Et après les six jours de durée du combat dont vous entonnez l'hymne, voici ceux de la caverne qui se viennent reposer aux tables du festin, tandis que vous pleurez ceux que vous auriez voulu délivrer.

Et tant qu'une main savante n'aura pas coupé le mal à sa base, et que vous ne renverserez que des hommes, toujours vous aurez « des lois de sang ou des lois de servitude. »

Et d'autres tyrans succéderont aux tyrans.

Car il en est un qui résiste aux combats, qui s'alimente de carnage, et qui, plaie dévorante ou tranquillité satanique, se traîne de ville en ville, de royaume en royaume, et parcourt ainsi la terre : LA MISÈRE !

Oui, la misère !

La misère, lèpre du corps et de l'esprit.

La misère qui étend ses ravages sur les nations, comme le dragon de l'Apocalypse.

Depuis le bannissement du Paradis terrestre, elle crie aux oreilles de l'homme :

Tu travailleras à la sueur de ton front.

Tu travailleras et tu endureras le froid, le chaud et la faim.

Tu marcheras sur les pierres, et la neige, et la boue, et tes pieds seront nus.

Tu auras froid, et tes vêtemens en lambeaux ne t'envelopperont point.

Et dans ta cabane ou ta maison pourrie, tu n'auras pas de feu.

Tu seras malade, et tu travailleras quand même tu aurais besoin de te reposer.

Tu seras malade, et tu ne pourras travailler, et tu auras faim.

Et quand tu ne seras pas malade, souvent encore tu n'auras pas du travail et tu auras faim.

Et tu auras faim, et tu voleras.

Et tu voleras, et on te jettera dans les fers!

Et encore : si on te donne du travail, ton

salaire sera réduit, tu resteras seize heures par jour dans des ateliers malsains ; ton corps s'y dégradera, ton esprit s'y dégradera.

Tes enfans n'auront qu'un corps dégradé, un esprit dégradé !

Et voilà ce qu'elle crie, la misère : et c'est elle qui sanctionne la loi du méchant qui réduit les salaires.

Et je le dis en vérité, à celui-là qui recommande aux hommes de s'aimer, partout où la misère apporte son souffle sale, l'amour s'en va d'entre les hommes.

Et quand ils veulent secouer le joug, ils meurent sur la place ; et après le combat, toujours ceux de la caverne se viennent reposer aux tables du festin.

Et il en sera toujours ainsi, tant que l'on n'aura pas abattu ce tyran en haillons, qui engendre toutes les tyrannies. Mais l'homme de bruit et de parole, n'écrit pas le nom de ce tyran sur les tables de proscriptions où il a écrit des noms de rois et de vieillards, il ne le prononce pas ;

Il ne le prononce pas, il fléchit devant lui et il dit : « Il y aura toujours des pauvres. »

Et il dit cela, car pour le dénoncer, pour l'atteindre et le vaincre, il faut une science profonde et non pas seulement de vagues déclamations.

4.

Mais, quoi ! vous venez dire que si parmi les hommes il en est qui manquent du nécessaire, c'est parce que la charité et la justice ont disparu d'au milieu d'eux.

La charité !

La charité et ce que vous appelez justice n'ont jamais apporté à la misère qu'une atténuation exceptionnelle.

Depuis dix-huit cents ans la misère se rit des préceptes des hommes, comme elle s'en est ri toujours.

Et pourquoi ?

La charité et la justice manquent-elles de puissance, ou manquent-elles de ministres ?

Si la charité et la justice des hommes peuvent faire disparaître la misère, quel moyen nouveau avez-vous alors pour établir au milieu des hommes la charité et la justice ?

Et si la charité peut tout, si elle est la voie de votre justice, et si vous croyez que Dieu l'ait donnée comme terme du bien, et que vous ayez puissance de la faire régner, pourquoi dites-vous encore qu'il y aura toujours des pauvres, parce que l'homme ne détruira jamais le péché en soi ?

Toujours des pauvres !

Voilà donc toute la science et la foi d'un Croyant ?

Toujours des pauvres !

Toujours des pauvres, parce que le riche ne voudra jamais donner toute sa fortune au Prêtre suprême, n'est-ce pas ?

Et que pauvre de science, et vous revêtant de dépouilles saint-simoniennes, et toujours adorant les faux dieux, vous ne pouvez croire au règne du bien sur la terre, à l'universalité de la Providence.

Et que ne cherchant pas dans les lois de cette Providence infinie, des moyens de création nouvelle, vous ne pouvez opérer qu'une nouvelle répartition de la fortune.

Et le riche ne voulant pas se dessaisir, vous dites : Il y aura toujours des pauvres.

Et vous, Croyant dépourvu de science et manquant de foi, vous restez arrêté, coupable martyr d'une impuissante colère.

Et vous ne voyez de remède que dans l'extermination des rois et des puissans de la terre.

Et comme tous les récriminateurs qui ne savent que rejeter le mal sur leurs frères,

au lieu de rechercher le bien qui pourrait le détruire et le remplacer, vous vous en prenez aux rois, aux puissans de la terre, des maux de l'humanité.

Hé ! prêtre de Jésus, ne savez-vous donc pas que rien n'est plus difficile que de faire entrer les riches dans le royaume des Cieux ?

Et par cette raison, que ceux qui n'éprouvent pas la souffrance, sont les moins empressés de l'éloigner ;

Que même ils ont des yeux et qu'ils ne la voient pas ?

Or, ce n'est pas des rois qu'il faut attendre la recherche du bonheur des hommes, préoccupés qu'ils sont d'ailleurs de se défendre contre des nations difficiles parce quelles souffrent.

Ce ne sont pas les rois qui ont jamais étendu le domaine de la science, qui ont amené les progrès du genre humain : si plusieurs les ont favorisés, le mouvement ascendant est toujours venu des nations et des grands hommes sortis de leur sein.

Faites donc à côté d'eux ce que vous avez à faire, hommes aux vagues et inutiles paroles !

Vous n'avez encore rien produit qui puisse servir au bonheur de vos frères : recherchez la Loi des Destinées.

Et quand vous l'apporterez, les rois ne pourront ni ne voudront s'opposer à son établissement, car les rois aussi, comme tous les autres hommes, trouveront pour eux richesse et sécurité.

Et si Dieu peut donner à tous, si tous peuvent être heureux, quel mal cela vous fera-t-il, si les rois aussi participent à la réintégration ?

Il s'agit d'arriver là et non de se débattre en chemin.

Et tel est le caractère de la Loi divine, qu'elle ne doit laisser subsister ni pauvreté ni haine.

5.

5.

Dieu a défendu aux hommes de se donner la mort.

Toute destruction d'eux-mêmes ou de leurs semblables, qu'elle soit commandée par la lettre de leurs lois, par la nécessité de

la guerre ou par leur volonté propre, est une funeste déviation de sa Loi.

Et quand celui qui se dit le ministre de Dieu prédit la guerre et le carnage, quand il abuse de son éloquence et de son nom pour entraîner ses frères : il n'est qu'un ange rebelle.

Et c'est lui qui sème l'enfer sur la terre!

Et quelle inconséquence caractérise ses œuvres !

Il *prédit* aux nations qu'elles vont payer du sang de leurs enfans les têtes des rois criminels, et il ne dit pas aux nations quelle est sa science et quel est son mandat; il ne leur fait pas connoître quelles sont les voies de nouvelles richesses et de liberté qu'il a indiquées pour délivrer le monde, et qui auraient été rejetées par ceux qu'il voue à la vengeance des nations.

Et la guerre commencera, et la terre se couvrira de sang, et cela doit arriver parce qu'il l'a dit !

Et il a jugé que cela était bon.

Et les hommes ne lui demandent pas compte de cet étrange langage !

Et les hommes lisent et relisent ses paroles, et ils n'y trouvent que des mots, et dans leur stupide ignorance du vrai, du faux, du bien, du mal, ils se paient de ces mots, ils contemplent la crise qui leur est annoncée, avec le même aveuglement, la même ineptie qui engendrent et perpétuent chez eux la fatale résignation au mal !

Et parmi tous ceux qui l'accueillent, le réimpriment, le colportent, et qui semblaient prêts à s'enrôler sous le premier étendard qu'il ferait paraître, semblables à ces jeunes enfans qui, dans leur folâtre ardeur, s'élancent à la course avant d'en avoir déterminé le but, aucun ne lui a demandé où il voulait arriver ! !...

Et parmi tous ceux qui l'ont critiqué, combien en est-il qui l'aient appelé sur le terrain de la vérité, et qui, à ce fanatisme de fausse liberté et de violence, aient opposé quelques règles fixes conduisant à la

richesse et à la vraie liberté, sans passer par de nouvelles destructions?

Combien en est-il qui aient dit que là était la vraie science et la question pressante?

Mais voilà les hommes : ils courent aux révolutions sans en calculer les suites, ou bien ils attendent que les rois cherchent pour eux les moyens de bien-être, et que la richesse et la liberté leur tombent du ciel.

Oh! race ignorante, combien il y a de douleur à rester parmi vous!

Et je vous le dis en vérité, vous valez moins encore que ces rois dont vous vous plaignez, car ils savent veiller à leur conservation, et vous ne savez pas chercher votre vraie destinée.

Ils savent garder les biens qu'ils possèdent, et vous ne savez pas trouver ceux que vous devriez posséder.

Et vous mériteriez ce Conseil des vieillards que le Croyant voudrait vous ramener, et qui serait un nouveau châtiment, car le cœur des vieillards est fermé à l'espérance; leur

obstination les enlace dans les erreurs passées, et leur expérience n'est qu'une adhésion au mal.

Et quand vous êtes tout de haine ou d'apathie, s'il n'y avait pas à délivrer des anges sur cette terre malheureuse, ce serait justice de vous y laisser avec ceux que vous ne savez ni améliorer ni aimer.

6.

6.

Jésus a dit :

Celui qui voudra être le plus grand parmi les hommes sera le serviteur de tous.

Or, le plus grand parmi les hommes, celui qui s'est fait le serviteur de tous, c'est

celui-là qui a cherché la Loi puissante, la Loi qui doit établir sur la terre le règne de Dieu et sa justice, et qui vient la donner à l'humanité.

Les textes sacrés n'ont jamais renfermé cette Loi, et Jésus a dit qu'il fallait chercher et trouver.

Mais au lieu de chercher, de trouver et de donner, vous dites au nom de la foi :

—Votre patrie, c'est le Ciel. —

Au nom de la foi !

Non ! c'est le démon de la paresse qui a blasphémé l'universalité de la Providence.

Car si la terre ne devait pas être aussi pour les hommes une patrie, c'est donc que la justice divine ne pourrait s'y établir ; c'est donc que le mal doit y rester à jamais ?

Or, s'il en est ainsi, pourquoi ne pas l'accepter entièrement, et pourquoi condamner ceux qui l'exécutent ?

Mais pourquoi aussi la terre ne serait-elle pas pour les hommes une patrie, quand Dieu les y place ?

Et pourquoi poser des bornes à sa Providence ?

Pourquoi dire qu'elle s'arrête jamais et qu'elle a des lacunes, quand vous dites Dieu universel et infini ?

Homme de peu de foi! pourquoi avez-vous douté ?

Homme sans foi! pourquoi avez-vous nié?

Si les hommes participent de l'essence divine, leur patrie, comme celle du Créateur, c'est tout l'univers.

Et le bonheur peut aussi régner sur la terre.

Et « si le Père céleste n'a pas formé les membres de ses enfans pour qu'ils fussent brisés par des fers, ni leur âme pour qu'elle fût meurtrie par la servitude, » il les a donc destinés à jouir ici bas d'un sort digne de sa puissance infinie.

Car vous le savez, le plus méchant des hommes ne donne pas une pierre à son fils s'il lui demande du pain.

Or, la pauvreté et la charité ne peuvent être le terme de la Destinée humaine.

« *Si vous croyez de bonne foi que la médiocrité puisse remplir le cœur de l'homme, suffire à son inquiétude perpétuelle, vous ne connaissez pas* L'HOMME, *c'est à vous d'aller à l'école au lieu de nous donner des leçons.* »

Et il faut déplorer votre sort, si vous n'avez jamais rien entrevu de plus digne de l'homme et de son Dieu que la pauvreté et la charité;

Et si vous n'avez jamais pensé que la Divinité n'a pas pu faire une créature mauvaise, et la vouer pour toujours à la souffrance sur cette terre en désordre;

Et si vous n'avez jamais pensé que, sur cette même terre où Dieu l'a placée, et qu'il lui a donnée comme domaine, et dont il lui a imposé et confié la gestion, il avait pu cacher des sources abondantes de richesses et de bonheur;

Et si vous n'avez jamais pensé que le

développement de l'humanité dût la conduire à ces sources abondantes de richesses et de bonheur.

Et quand vous dites que Dieu a caché un trésor dans le travail, pourquoi rester en chemin et ne pas dire encore qu'en l'y cherchant on peut le trouver?

Pourquoi ne pas dire encore que, s'il y est caché par une main divine, il doit être infini comme ses œuvres, et donner à toutes ses créatures des biens infinis comme leurs désirs?

Pourquoi ne pas dire encore comment on l'y trouvera?

Pourquoi ne pas formuler la Loi de ce travail créateur?

Pourquoi ne pas la donner, ou pourquoi ne pas l'appeler de toute la puissance de votre parole, si vous ne la possédez pas?

Pourquoi ne pas sommer l'intelligence humaine de se mettre à la recherche, et lui répéter qu'elle doit trouver cette Loi?

Mais voilà : toujours des hommes pour de-

stériles discours, et jamais des hommes pour une fructueuse parole!

Et quand le hasard, qui guide votre plume, vous a approché de la question, vous aussi, serviteur de Dieu et de vos frères, vous aussi, comme les autres hommes d'ostentation, vous fuyez à la peine!

7.

Le travail ?
Le travail, c'est le bonheur ou le malheur.
Le travail, c'est la paix ou la guerre.
Le travail, c'est la richesse ou la misère.
Le travail, c'est la liberté ou l'oppression.

Le travail, c'est la vie ou la mort.

Le travail, c'est une grande question qui, pour être résolue, réclame une science grande et nouvelle.

Dire que le travail n'est pas la destinée de l'homme, serait nier l'évidence.

Dire que le travail est la destinée de l'homme et qu'il ne puisse devenir pour lui une source de bonheur, c'est calomnier Dieu.

C'est donc qu'il y a deux lois pour le travail :

La loi de contrainte qui vient de l'ignorance humaine ;

La loi de charme et d'attrait qui est de révélation divine.

Partant, deux résultats :

Misère ou richesse ;

Oppression ou liberté.

Aujourd'hui nous voyons le travail que la misère impose, celui qui ne s'exerce que la sueur au front, celui qui laisse la créature isolée, et sans consolation, et sans amélioration, et sans bonheur, et sans espérance ; celui enfin qui dégrade et tue la créature.

Celui-là ne produit pas les richesses infinies : il y a beaucoup pour un très petit nombre, il y a très peu pour tous, et il faut que la charité vienne à la répartition.

Et la charité ne vient pas toujours à la répartition.

Et quand elle y vient, il reste encore la misère, et le travail ingrat est à recommencer.

Et tel est le travail de l'homme déchu, le travail qui vient de la loi de contrainte.

Puis il en est un autre qui est commandé par la loi de charme et d'attrait, et auquel Dieu a réservé l'homme et l'appelle par la voix de toutes ses puissances.

Celui-là n'a jamais été organisé sur la terre et ne présente que des germes épars.

Mais si l'on se transporte par la pensée sur une terre régie par la Loi divine, et si l'on y voit l'humanité dans son heureuse destinée, on ne rencontrera pas des créatures isolées, livrées à d'incohérentes œuvres, et dépréciant l'une par l'autre celles de cha-

cun et celles de tous, et ne fondant leur succès que sur l'insuccès de leurs frères.

Non, la Loi de charme et d'attrait qui les appelle au travail, la Loi qui vient d'inspiration divine, a pour première puissance de les réunir, de les entourer de nombreuses sympathies, de régler l'ordre de leurs travaux, d'en reconnaître l'opportunité, et de les coordonner comme si toute la terre n'appartenait qu'à une même famille.

Et l'individualité se déployant dans ces œuvres nombreuses, choisissant celles qui sont dans ses goûts, les variant à son gré, s'y livrant par passion, et trouvant son intérêt et sa gloire à les porter au plus haut point de perfection, les rivalités ne sont plus alors qu'une continuelle émulation et un charme ajouté à celui du travail même.

Et ce travail ralliant tous les caractères, tous les rangs, tous les âges; utilisant le faible enfant comme l'homme robuste, la jeune fille élégante et timide comme la femme

laborieuse; ce travail est le signal de la renaissance de l'homme.

Et c'est alors que la volonté humaine acquiert la puissance de reculer la montagne.

C'est alors que, puissance savante, elle revêt toute chose de sa sublime empreinte.

C'est alors que, sous la Loi de charme et d'attrait, la terre devient belle et riante.

C'est alors qu'elle est parée de florissantes cultures, de magnifiques palais.

C'est alors qu'elle est transformée en paradis terrestre et qu'elle reçoit une couronne glorieuse.

Et c'est alors que l'homme a obtenu du travail ce trésor caché par la main divine.

Et c'est la justice éternelle qui vient à la répartition !

Et chacun, selon la valeur et le nombre de ses travaux, qui lui ont offert une variété continuelle de bonheur; chacun, selon

sa participation à diverses industries, qu'elles soient matérielles ou qu'elles appartiennent au domaine de l'intelligence; chacun dans la proportion des trésors obtenus; chacun, en ce jour de fête solennelle, reçoit et remporte une abondante et glorieuse moisson.

Et tous sont heureux et tous s'aiment, et ce n'est pas l'égalité qui a formé les anneaux de cette chaîne d'union.

L'égalité est dans les rêves des hommes, l'égalité encore est sous la faux de la mort, mais l'égalité n'est nulle part dans la création.

Si tous les hommes désirent le bonheur, si tous y sont appelés, c'est par des voies différentes et c'est en sommes différentes, car Dieu a fait leurs facultés inégales et leurs caractères variés à l'infini.

Et la hiérarchie n'est-elle pas évidente dans toutes les grandes divisions de la nature? ne se retrouve-t-elle pas dans tous les détails de la création?

Et les hommes, qui ont su découvrir l'harmonie musicale qui est aussi une des harmonies universelles, l'obtiennent-ils jamais d'une égalité de sons?

Leur gamme est-elle autre chose qu'une hiérarchie qui se prête à d'infinies modulations?

Or, si Dieu a destiné le genre humain à une harmonie sociale, les caractères et les fortunes de chacun doivent présenter d'infinies différences.

Et chaque individu de cette grande famille doit trouver le bonheur parfait dans ses œuvres et sa destination propre; et le bonheur général et le concert universel résultent de toutes ces perfections individuelles et relatives.

Tel est l'ordre que l'on rencontre partout où la loi divine n'a pas été intervertie; et l'homme, première puissance sur la terre, ne peut pas en être exclu.

Que si vous me demandez où est la justice d'un tel ordre, je vous répondrai que Dieu

étant sagesse et bonté infinie n'a pu assigner à ses créatures ni œuvre ni tâche qui soient contraires aux désirs qu'il leur inspire.

Ainsi :

LES ATTRACTIONS SONT PROPORTIONNELLES AUX DESTINÉES.

Si l'humanité est encore aujourd'hui dans la souffrance, n'est-ce pas pour avoir méconnu cette Loi ?

Et si vous n'avez pas su la chercher dans le livre des Destinées, étudiez-la donc partout où elle est annoncée.

Etudiez et cherchez sans relâche ; car il s'agit de délivrer le monde.

8.

8.

« Pourquoi vous fatiguez-vous vainement dans votre misère? votre désir est bon, mais vous ne savez pas comment il doit s'accomplir. »

Si vous aviez cherché la Loi de Providence,

vous ne condamneriez pas dans les lois humaines, l'honneur, la fidélité, l'obéissance, en même temps que vous recommandez la résignation et la vertu.

Vous sauriez que toutes ces choses appartiennent de rigueur à la loi de contrainte qui gouverne le monde, et que toutes sont des nécessités temporaires.

Vous sauriez qu'aucune d'elles ne peut disparaître qu'autant qu'une grande Loi d'unité et d'harmonie viendra les remplacer.

Et s'il n'était plus besoin de garder sa foi, d'obéir à la nécessité, dites-nous à quoi servirait la résignation, et ce que vous appeleriez alors vertu?

Mais c'est la désolation de la désolation que de voir toujours des aveugles vouloir conduire des aveugles!

Et sans connaître la profondeur de l'abîme, vous ne craignez pas d'y entraîner vos frères!

Vous aussi, vous ignorez encore la DUALITÉ DU MOUVEMENT SOCIAL!

Vous ignorez encore que tant que le travail

est répugnant pour l'homme, il ne peut créer et répandre assez de richesses sur la terre pour satisfaire les besoins et les désirs de tous;

Que cette insuffisance engendre toutes les passions cupides, les ambitions fausses, les voies d'envahissement; et que dans un tel conflit, la loi du plus fort, étayée de ruse et de mensonge, vient seule dominer;

Et qu'elle est la seule universellement établie parmi les hommes;

Et que pour la régulariser autant que sa nature subversive le comporte, et la faire servir à la plus grande atténuation possible du mal, et pour qu'elle puisse lutter contre la nature de l'homme, il faut les suppôts et les idoles que vous condamnez.

Et telle est la cause originelle de la MORALE imposée aux hommes.

Car si le travail était attrayant, qu'il eût puissance de créer de suffisantes richesses, qu'elles fussent réparties selon les *besoins*, les

désirs de tous, et à la *satisfaction* de tous, les lois répressives deviendraient inutiles.

— Cette vérité est irréfragable. —

Mais tant que la privation est le partage du grand nombre, tant que la société se compose d'élémens de discorde, la loi du plus fort y reste souveraine.

Et cette loi n'étant pas en harmonie avec la nature de l'homme, le mal domine sur la terre, et la morale commande la résignation.

Et quand la charité et la justice ne viennent pas en consolation à ceux qui souffrent, c'est alors que pour les préserver de révolte contre l'oppression, il faut la vertu.

— Et il en est ainsi. —

Que toutes ces choses soient des conséquences et des nécessités du mal : oui.

Mais si pour les remplacer vous n'avez qu'une charité vague, elle est insuffisante.

Et quand Jésus recommandait la charité aux fidèles, c'était comme allégement et division des souffrances.

Et telle devait être la mission providentielle de la charité.

Mais il n'a dit nulle part que la cause fatale dût se prolonger à jamais.

Et jamais vous n'avez su comprendre que le service de Dieu et des hommes, consistait à rechercher la Loi puissante qui absorberait cette cause malheureuse.

Et toujours vous avez prêché aux hommes la résignation qui est une vertu funeste quand elle leur fait accepter le mal à tout jamais, et comme condition de leur nature, au lieu de le reconnaître comme une nécessité temporaire et d'en abréger la durée.

Car Jésus a dit aux hommes de rechercher premièrement le royaume de Dieu, et de l'établir sur la terre.

Et il a dit qu'ils seraient alors plus magnifiquement parés que le lys des champs.

Et il a dit qu'avec tout ce qu'ils désiraient ils auraient encore ce qu'ils ne désiraient pas, parce que la munificence du Créateur est plus infinie que les désirs des hommes.

Et il a dit encore, que le plus petit de ce royaume serait sept fois plus grand que le plus grand parmi vous.

Or, il fallait chercher......

Il fallait remplacer les misères par les richesses, les lois terrestres par la Loi divine, la subversion par l'harmonie.

Mais subversion, harmonie : ce sont encore choses que vous ignorez !....

Vous en êtes encore à accuser les hommes, au lieu d'accuser la société mauvaise dans laquelle ils se débattent vainement pour sortir de souffrance !

Vous en êtes encore à les égarer !

Vous venez leur dire que quand ils voudront s'unir et s'aimer, et sortir tous le même jour pour renverser les oppresseurs, ils seront libres.

Hé bien ! vous les trompez.

Le mal ne renfermera jamais le germe du bien.

La liberté ne se recueillera jamais au milieu des décombres.

Les décombres n'offrent que des pierres pour bâtir des prisons nouvelles, et des fers pour de nouvelles oppressions.

Et si plus d'une fois la liberté a animé les hommes de son souffle puissant, elle a repris aussitôt son vol vers les Cieux, parce qu'au lieu d'une couronne de fleurs, ils ne lui ont présenté qu'un bain de sang.

Elle fuit les souffrances et les combats; elle est fille du Ciel, et ne descendra sur la terre que quand la misère aura disparu.

Et son avénement doit se lier au travail créateur des nouvelles richesses, au développement intégral de toutes les facultés données à l'homme, à son éducation parfaite : car dans l'état de misère, d'abrutissement et d'abaissement où se trouve le grand nombre, la liberté serait aussi nuisible qu'elle est impossible.

Ainsi l'existence providentielle de la liberté est liée à l'essor intégral de toutes les passions qui, elles-mêmes, réclament une Loi d'ordre et d'harmonie.

Liberté, divinité des hommes, toi dont ils n'ont jamais vu qu'une ombre mensongère, que n'ai-je la puissance d'arracher le voile qui te cache encore à leurs yeux !

Que ne puis-je faire passer dans leurs cœurs le désir de te recevoir sur cette terre où tu ne resteras que lorsqu'ils en auront rejeté les souillures !

9.

« Je vais combattre pour délivrer mes frères de l'oppression, pour briser leurs chaînes et les chaînes du monde. » ..... Les armes du jeune soldat peuvent donner la mort : mais la liberté...... jamais !

La guerre...... C'est toujours le mal !

Si vous aviez cherché dans la nature même de l'homme, les élémens de la vraie liberté, vous seriez promptement arrivé à reconnaître qu'elle ne pouvait exister pour aucune créature humaine, autant et si long-temps que les besoins et la privation seraient le partage du grand nombre; autant et si long-temps que la résignation devait être son appui.

Car, l'homme, être composé; l'homme, intelligence, sentiment et matière; ne possède pas la liberté, s'il se trouve lésé dans une seule des trois sphères qui forment son unité.

Comme intelligence, il n'est pas libre, si les facultés que le créateur lui a départies ne trouvent pas dans la société qui l'entoure, une voie d'essor à leurs incessantes modulations.

Comme être affectif, il n'est pas libre, si dans la société qui l'entoure, il ne rencontre pas de suffisantes sympathies, ou, si les

rencontrant, elles ne produisent pour lui que mal et souffrance.

Comme être matériel, il n'est pas libre, si dans la société qui l'entoure, il ne rencontre pour tous ses besoins que misère et privation.

Il n'est pas libre encore, si chez lui, la passion l'emportant sur la raison, il emploie pour se satisfaire des moyens qui entraînent le mal de son semblable ou le sien propre.

Et tant que la loi de contrainte gouverne le monde, tant que la répression est le support de l'ordre général; il faut que la créature isolée s'impose des privations pour ne pas troubler la société, ou bien il faut que la société punisse si le désordre est produit.

Et c'est alors que l'honneur, la fidélité, l'obéissance, la résignation, la vertu, doivent intervenir et servir de cortège et d'auxiliaire à cette loi de contrainte toujours combattue par la nature de l'homme.

Et la société où l'homme n'est pas libre, la société où la créature de Dieu ne peut se li-

vrer à ses goûts et ses penchans, donner un libre essor à ses facultés, sans nuire à elle-même et à ses semblables, sans rencontrer et produire le mal, est une société subversive et opposée aux lois de la Providence : une société dont on doit chercher l'issue.

Nier le fait serait une impiété.

Ce serait dire que Dieu a fait une créature mauvaise et pour le service de Satan.

Et pour que les hommes soient libres : non de cette liberté mesquine qui fait délirer les partis politiques et terrifie les rois ;

Non de cette liberté qui consiste à sortir d'Egypte pour être emmenés captifs à Babylone.

Non de cette liberté qui couronne le peuple souverain, et le laisse mourir de faim et de maladie dans sa demeure malsaine ; et le fait égorger sur la place quand la misère et son cortège d'erreurs le poussent aux séditions.

Non de cette liberté politique que les

hommes appellent sainte, et qui n'est qu'illusoire.

Non enfin de cette liberté exceptionnelle, que des cœurs étroits cherchent seulement pour quelques-uns, pour un coin de la terre, pour une nation, sans jamais s'élever à la pensée de la chercher pour toute la race humaine.

Mais de cette liberté que Dieu révèle à tous ses enfans, et dont il ne serait pas juste qu'aucun homme pût jouir, qu'il soit riche ou pauvre, qu'il soit peuple ou roi, tant qu'elle ne peut pas être le partage de tous.

Et pour obtenir cette liberté qui transformerait le monde, pour qu'il n'y ait plus de pauvres, et que l'homme ne conserve plus le péché en soi, et qu'il aime ses frères, ne faut-il pas ce travail de charme et d'attrait, varié comme les caractères et les goûts de ceux qui l'exercent, et pour lequel le riche et le pauvre se passionnent également ?

Ce travail qui aurait puissance de mettre

au jour le trésor caché par la main divine, et de donner à la plus petite créature cette suffisante richesse sans laquelle il n'est point de liberté?

Ce travail qui ne peut naître que sous la Loi d'ordre et d'harmonie, qu'il fallait chercher et trouver?

Ne faut-il pas que, dès sa naissance, l'homme rencontre sous cette Loi de Providence une éducation toute puissante de développement?

Et cette éducation ne consiste-t-elle pas à faire éclore toutes les facultés et instincts dont chaque sujet a été doué par le Dispensateur suprême, pour concourir à l'harmonie générale, et trouver des jouissances infinies dans l'accomplissement de sa propre destinée?

Ne faut-il pas que toutes les passions humaines portées au plus haut point d'exaltation, toutes les facultés qu'elles mettent en jeu puissent prendre leur essor, se développer librement, chacune suivant les

lois de sa nature, et apporter leurs vibrations variées au grand concert où sont appelées toutes les puissances humaines ?

Et ces mêmes passions, si funestes aujourd'hui, ne sont-elles pas créées pour devenir des ressorts d'industrie attrayante, de richesse générale et d'harmonie universelle ?

Et s'il n'était pas dans la destinée qu'il en fût ainsi, pourquoi Dieu, au septième jour, après avoir créé l'homme, aurait-il *jugé que ce qu'il avait fait était bon?*

Oui, un tel milieu social est le seul qui soit en rapport avec la nature de l'homme, le seul où il puisse remplir sa Destinée ici-bas, le seul qui réponde aux vues de la Providence.

Hors de là, tout est erreur ou mensonge, tout est incohérence, dissidence et conflit, tout est discorde, opposition entre les hommes.

Hors de là, quelles que soient la sainteté des préceptes religieux, la sagesse des lois morales, et la libéralité des lois politiques,

les hommes ne sont pas libres et les hommes ne peuvent s'aimer.

Ainsi donc, ce n'est pas leur nature qu'il s'agit de changer.

Leur nature est de création divine, et les lois de rigueur ne servent qu'à la fausser sans la changer jamais.

Ce qu'il faut changer seulement, c'est le mouvement social, c'est le mode des relations.

— Voilà le principe.

— Voilà la fin.

— Les élémens sont donnés.

Si vous ne possédez pas la loi d'organisation, vos œuvres sont sans vie, et vos œuvres sont vaines ainsi qu'un sable aride que le vent disperse au désert.

10.

10.

Et toujours je demande au Croyant s'il a quelque loi de paix qui puisse sans retard opérer la délivrance.

S'il en a une, il la doit au monde. S'il n'en a point, qu'il écoute donc si de quelque part elle n'arriverait pas !

Et lequel a le plus de croyance et de piété, de celui-là qui n'a pu voir la merveilleuse combinaison de l'organisme matériel de l'homme, sans se dire que son essence animique devait aussi présenter une merveille d'intelligence et d'harmonie;

Qu'il ne pouvait y avoir erreur ni méfait dans l'œuvre de Dieu;

Que les passions des hommes, tant calomniées depuis des siècles, devaient être, au contraire, le chef-d'œuvre de la création, puisque l'homme est fait à l'image de Dieu;

Que sans doute il existait un code social de source divine, qui aurait puissance de régler l'emploi de ces mêmes passions, de les conduire au bien par attraction et charme, et d'en obtenir autant de merveilles et de perfections, que sous les lois des hommes elles produisent de désastres et de crimes;

Lequel a le plus de croyance et de piété, de celui-là qui, à cette pensée, se sentant embrasé d'une flamme soudaine, et recon-

naissant la tâche assignée par le Créateur au génie humain, et qui, l'embrassant dans sa vaste étendue, n'est venu se reposer qu'après l'avoir achevée, et aujourd'hui appelle le monde à la rédemption;

Ou bien de celui chez qui une juste indignation n'aurait d'autre effet que la récrimination, et qui n'entreverrait de remède au mal, qu'en passant par une destruction nouvelle?

Lequel a le plus de croyance et de vraie science, de celui-là qui peut dire aux hommes:

Tous vos désirs seront satisfaits;

Tous vos goûts et vos caractères trouveront une place utile et noble;

Toutes vos intelligences, quel qu'en soit le titre, concourront au grand œuvre;

Et le travail de tous sera apprécié, et le talent de tous sera reconnu;

De celui-là, qui peut dire aux riches: Vos biens ne vous seront point enlevés, et vos richesses vous donneront encore de nouvelles richesses.

De celui-là, qui peut dire aux pauvres : Voici un travail de charme et d'attrait, qui créera pour vous le bien-être et la félicité;

Qui vous placera dans une demeure saine et parée, où vos enfans recevront une éducation plus complète et brillante que ne peut l'être aujourd'hui celle des enfans des rois ;

Et tous, vous pourrez devenir riches sans rien prendre à personne ;

Et vous pourrez vous élever sans abaisser vos semblables.

De celui-là, qui peut dire à tous :

Il y a une liberté qui dépasse celle que vous avez rêvée;

Qui renferme en elle-même le principe de l'ordre ;

Qui fera la joie des rois comme la joie des peuples, et qui s'obtiendra sans révolution ni combat;

Ou bien de celui qui, ne sachant qu'énumérer les souffrances du passé, vient dire encore aujourd'hui, comme si ces souf-

frances pouvaient être une voix de bonheur :

« La liberté est un bien que les hommes doivent acquérir à la sueur de leurs fronts. »

Lequel a le plus de croyance et de vraie science, de celui-là qui a méprisé les paroles des impies, dont l'ignorance érige en dogme l'impénétrabilité de la Providence;

De celui-là qui, abandonnant les sentiers frayés et suivant une route nouvelle, a su découvrir ce code social divin qui doit établir l'harmonie parmi les hommes, et les réintégrer dans leur vraie Destinée;

De celui-là qui peut éveiller dans leur cœur un amour ineffable, une reconnaissance infinie pour le Dispensateur céleste, en leur faisant connaître tous les biens qui leur sont réservés par la puissance divine;

De celui-là dont la lumière radiée s'étend sur l'océan des vies, pénètre les intelligences et les cœurs qui la cherchent, leur fait reconnaître les destinées du monde, et leur

donne puissance de presser l'avénement des âges glorieux ;

Ou de celui qui, errant sans fanal, s'agite incertain, et ne sachant éloigner ni la misère, ni la discorde, apporte le conseil des vieillards pour accorder les différens des hommes?.....

11.

11.

Le conseil des vieillards!

Mais les vieillards ne conseillent-ils pas en maîtres depuis le commencement du monde?

N'est-ce pas la raison des vieillards, n'est-ce pas la sagesse des vieillards, n'est-ce pas

la justice des vieillards qui ont gouverné toujours?

N'est-ce pas que les vieillards ont fait toutes vos lois, qu'ils ont fait ce labyrinthe où vous tournez depuis des milliers d'années sans trouver la lumière?

Et n'est-il pas étrange de vous entendre déplorer le sort de l'humanité, quand vous parlez toujours de l'enlacer dans les ténèbres du passé, au lieu de lui ouvrir une voie nouvelle?

Et si les vieillards possédaient la vraie science et la sagesse, pourraient-ils être à ce point de perversité, qu'ils n'auraient pas voulu la donner encore?

Non. Car la vraie science et la sagesse n'aspirent qu'à se donner.

Et c'est parce qu'ils n'ont pas su trouver la clef du temple, qu'ils veulent en interdire l'entrée à ceux qui pourraient l'ouvrir.

« A quelles idées se sont-ils réduits avec leurs systèmes! Ils ont dit qu'il n'y avait point de mal sur la terre, et que ce qui

paraissait un désordre en particulier, produisait l'ordre universel.

» Qu'est-ce que c'est donc qu'un ordre universel, composé de désordres particuliers? qu'est-ce que c'est qu'un bien total formé par l'assemblage de maux partiels? qu'est-ce que c'est que le bien-être de l'espèce, composé des malheurs des individus?

» Composez donc aussi un concert de joie avec des larmes et des soupirs. Faites régénérer toutes les espèces et produire la vie par des cadavres; et si vous voulez trouver beau l'univers, attendez que la main du Temps l'ait ébranlé jusque dans ses fondemens, et l'ait converti en une masse de ruines.

» Ils aiment mieux mentir à leur jugement et fausser leur raison, que d'en lire en eux la grandeur, et autour d'eux les tristes abus qu'ils en ont faits!

» En vain vous vous défendez contre le frein, vous ignorez comment le mal s'est

opéré, et dès-lors vous en voulez nier l'existence.

» Votre jugement vous est moins cher que vos ténèbres. Vous voulez qu'il adopte ce qui lui est répugnant; et vous voulez qu'il rejette ce qui seulement est voilé pour lui.

« Ne voyez-vous pas où vous conduit la légéreté de vos paroles? On ne prendra pas même vos opinions pour des songes. Car pour rêver, il faut avoir été éveillé auparavant : et vous êtes encore endormis pour la première fois; vous êtes encore dans *le sein de votre mère.*

» Est-ce en passant à côté des obstacles; est-ce en les niant qu'on les renverse? ils resteront sur pied et déposeront contre vous. Oui, le mal existe dans vous, autour de vous, dans tout l'univers; et comme vous n'êtes sans cesse occupés ici qu'à être aux prises avec lui, c'est assez vous indiquer qui l'a créé.

» Agrandissez-vous, élevez-vous jusqu'à l'idée sublime de votre pouvoir et de votre

liberté. Sentez que pour qu'un être soit condamné à être aux prises avec l'univers entier, il faut qu'il ait été assez grand pour troubler l'univers. »

Mais non, ces pharisiens hypocrites ne reviennent jamais ! ils ont des erreurs dont ils font leurs idoles ; elles sont les objets de leur culte, et ils ne peuvent plus apercevoir la lumière à travers les ténèbres qui les environnent.

Car, telle est la punition attachée au mensonge, que celui qui le pratique perd tout sentiment de vérité.

Et depuis que les vieillards ont fait mourir Jésus, n'ont-ils pas toujours persécutés leurs grands hommes ?

Ne vous souvient-il plus de Galilée en prison, de Colomb chargé de fers ?

Et les vieillards n'ont-ils pas envoyé aux flammes cette Jeanne d'Arc, ange de Providence, qui avait sauvé le nom français et délivré son pays ? Et si deux rois sans cœur, dont l'un sauvé par elle, l'ont laissée aux

bourreaux, n'est-ce pas le Conseil des vieillards qui a *jugé?*

N'ont-ils pas en haine jusqu'au sentiment du bien qui vient déposer contre leur ignorance?

Et encore : quand la science nouvelle a paru, ne l'ont-ils pas cachée sous le boisseau?

N'a-t-il pas fallu que des hommes jeunes et nouveaux vinssent arracher le voile de ténèbres dont ils l'avaient enveloppée?

On avait dit aux vieillards : « Vous qui cherchez à accorder les différens des hommes, et qui pour eux désirez le bien-être, donnez votre attention à l'examen d'une science qui renferme les moyens de réaliser *vos désirs généreux.*

» Une science, écoutez bien, une science et non pas un système qui fasse appel à la crédulité.

» Une science dont la valeur peut se démontrer mathématiquement, et dont la démonstration pratique n'exige qu'un coin de terre. »

Mais, chose étrange ! comme si jamais l'idée d'améliorer le sort du genre humain ne se fût présentée à leur esprit, un étonnement qui semblait tenir du délire et de la terreur s'est manifesté en eux.

Et plusieurs d'entre eux ont dit : « Celui-ci prétend avoir trouvé le secret d'enrichir les hommes, de les accorder tous, de les rendre heureux tous !

» Il est fou !

» Il a menti !

» Car si cela était possible, nous l'aurions trouvé, nous, quoique nous n'y croyions pas et que nous ne cherchions pas.

» Puis, quelle audace !

» Il dit qu'en fait de véritable science, nous ne possédons rien !

» Il dit que, parmi toutes les théories qui ont cours dans le monde, il n'y a de vrai que ce qui appartient aux sciences naturelles, aux sciences mathématiques, et puis quelques préceptes qui nous auraient conduits à la vérité si nous en avions fait usage !

» Quelle audace !

» Il a dit à tous les humains, quels que soient leur âge et leur sexe, que leurs passions sont l'œuvre de Dieu et qu'elles peuvent produire le bien : Et que, loin de les changer, ce qui n'est pas possible, il faut les utiliser ; et qu'il a trouvé, *lui*, LA LOI, qui en réglera l'ordre et les fonctions !

» Pareille folie s'est-elle jamais rencontrée?

» Oui! de par tous les philosophes, et passés et présens, il a menti !

» Mais..... pas de bruit.

» On ne peut se dissimuler que dans ses rêves, il n'y ait des choses bien étranges.

» Quelques-unes même ont une apparence de grandeur, qui pourrait préoccuper les hommes et les éloigner de nos sciences, à nous, et des hommages qu'ils doivent nous rendre.

» Car ils sont orgueilleux, les hommes; plus d'un peut-être se trouveraient flattés d'entendre dire qu'il y a en eux les élémens du bien.

» Plus d'un pourraient concevoir de l'espérance et en placer dans ces rêves de nouvelles richesses.

» Car ils sont cupides aussi, les hommes; l'ambition les perd, et plusieurs pourraient devenir les partisans de ce novateur.

» Puis, ce qui est surtout à craindre, c'est que cette présomptueuse et turbulente jeunesse, toujours prête à s'insurger contre ceux qui doivent la conduire, toujours prête à accueillir les chimères nouvelles, ne soit séduite par l'éclat des illusions qui viennent encore affaiblir l'empire que notre expérience doit exercer sur elle.

» Ainsi donc, ne le critiquons pas, employons un moyen plus sûr : le silence.

» Puis, si par hasard quelque voix s'élève, renvoyons le sarcasme, renvoyons la raillerie qui fait pâlir le courage des hommes. »

Cette raillerie, vous savez, Croyant, qui trois fois en un jour a fait dire à saint Pierre : *Je ne le connais pas.*

Et plusieurs de ceux qui étaient jeunes

encore, de ceux qui avaient la parole, de ceux qui disposaient de la publicité, de ceux qui dispensaient la louange ou le blâme, entendant ces discours, se firent vieillards aussi, et gardèrent le silence, et retournèrent avec eux dans la route du passé.

Et tous, ils ont péché par omission : c'était la manière la plus cachée, la plus perfide !

Or, je vous le dis en vérité, ces vieillards-là sont sept fois plus méchans que les plus méchans des rois.

Et vous pourriez ajouter soixante et dix-sept fois sept fois, car si la science nouvelle renferme les sources du bien, ils sont coupables de tout le mal que le genre humain a souffert pendant qu'ils en ont retardé la promulgation.

Vous avez dit: Malheur à qui écrit l'Evangile sur une feuille sanglante !

Vous pourriez dire aussi : Malheur à qui cache l'Evangile dans les ténèbres, pendant que la terre se couvre de sang !

Mais, ne récriminez plus, car si vous vouliez chercher les plus méchans des hommes, vous vous noieriez dans la boue.

Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est sortir l'Evangile des ténèbres et établir le règne de Dieu sur la terre.

12.

12.

Fils de l'homme ! le buisson ardent ne s'éteint pas sur le mont Horeb. Si pour arriver au sommet vous pouvez traverser les régions ténèbreuses qui vous l'ont tenu caché, LA LOI NOUVELLE alors vous sera révélée.

Elle vous apparaîtra comme un soleil radieux qui se lève à l'horizon:

Elle est comme le feu de la vie, qui brûle et ne consume pas, qui s'alimente de sa propre substance, et se renouvelle sans cesse;

Elle est comme la voix des anges qui préludent à d'harmonieux concerts;

Elle est comme le miroir de vérité, dans lequel viennent se réfléchir tous les sentimens apparens ou cachés, et où se lisent écrits le passé et l'avenir;

Elle est riche et somptueuse comme un palais magique, que n'aurait pas terni le souffle d'un profane;

Elle est comme un cristal poli sur lequel des pas mal assurés n'oseraient s'avancer;

Elle est comme le vaisseau vivement balancé par les vagues, et sur lequel ne pourrait se soutenir celui qui n'a marché que sur un terrestre appui;

Elle est comme la coupe enchantée, que

ne peut porter à ses lèvres celui qui les a souillées du mensonge ;

Elle est la nouvelle mesure, qui peut faire reconnaître la valeur des hommes, et qui n'est fatale qu'à celui qu'elle trouverait sans cœur ;

Elle est comme la liberté rendue au malheureux qui a gémi dans les fers, et qui renaît à un monde nouveau, où il retrouve tout ce qu'il a aimé ;

Elle est comme la lumière offerte à celui qui, long-temps privé du jour, n'en peut soutenir l'éclat, tandis que des yeux forts la regardent fixement et la suivent ;

Elle est comme la boussole qui ramène au port le nautonier égaré, dans le vague de la nuit ;

Elle est comme le ciel pur après l'orage ;

Elle est comme la brise légère après la chaleur dévorante ;

Elle est comme le pain du Ciel qui fournit une abondante vie ;

Elle est comme l'olive qui donne nourri-

ture et lumière ; et comme l'olive, elle porte la paix au monde ;

Elle est comme l'eau sainte qui préserve l'innocence, et la défend contre l'approche du mauvais esprit ;

Elle est enfin comme un souffle puis santqui communique la lumière et la vie, etqui anime à jamais celui qu'il a touché.

Du haut de la montagne, regardez quels sont ceux qui s'avancent assurés et rapides par tous les abords d'une route nouvelle et merveilleusement tracée.

Voyez-les apparaître ainsi qu'une phalange guerrière, qui connait son terrain et qui marche à la conquête du monde.

Et pourtant phalange valeureuse et phalange conquérante, elle ne paraît armée d'aucun insigne de guerre.

Et sur la bannière on lit écrit ces mots : PAIX ET RENAISSANCE DU MONDE.

De par tous les sentiers quelques hommes

apparaissent et viennent grossir ses rangs : ils se reconnaissent, et ils s'aiment.

Et ils se concertent, et leur marche étonne, et leur parole étonne comme une soudaine apparition.

Et quand ils parlent, beaucoup les écoutent, et plusieurs les suivent.

Ils sont sans armure, mais leur regard fait pâlir le mensonge.

Ils sont sans armure, mais nul ne pourrait arrêter leur marche délivrante.

Ils sont sans armure, mais ils portent le flambeau qui doit régénérer le monde.

Écoutez comment ils parlent aux hommes :

I.

« Quelle est la destinée de l'homme ? Sans cesse renouvelée, cette question primordiale n'a point encore eu de solution suffisante. La divergence d'opinion est complète parmi les savans, et l'on semble, sur ce problème, plutôt chercher à grossir qu'à renverser les obstacles qui, trop souvent, font croire à l'impossibilité d'une grande découverte. Cependant, tant qu'il ignore sa destinée, l'homme reste dans les ténèbres ; car c'est ne pas voir, c'est s'égarer à chaque pas, que marcher vers un but non déterminé d'avance, ignoré de ceux-là même qui doivent l'atteindre.

» Le problème de la destinée demeure sans solution suffisante, parce que, soit découragement ou incapacité, soit frivolité ou indifférence, sur des milliers d'individus, il est rare d'en trouver seulement un qui s'en soucie ; et parce que personne encore peut-être n'a su ou voulu, pour juger de la

destinée, faire réellement abstraction des préjugés, devenus notre seconde nature. Le matérialiste ou sensualiste de l'école moderne croit l'homme créé pour se livrer, autant que possible, aux jouissances de la vie. Par opposition, le moraliste ou spiritualiste de l'ancienne école croit l'homme né pour souffrir, pour s'imposer, par vertu, la privation des plaisirs, afin d'acquérir du mérite, des droits aux félicités futures.

» Jouir quelque peu, beaucoup souffrir, tel est en effet le partage de l'homme dans le cours des événemens qui se passent sous nos yeux, ou dont l'histoire conserve le souvenir.

» Mais cet état mélangé de mal-être et de bien-être peut-il être nommé une DESTINÉE? La destinée d'une chose est surtout dans son utilité, ses fins, l'emploi qui en est fait. L'homme peut éprouver des douleurs, goûter des plaisirs, sans que le plaisir ou la douleur soit l'utilité de l'homme, soit la raison du rang ou de la fonction assignée à l'homme dans la chaîne des êtres. Le plaisir et la douleur peuvent être un véhicule, un accessoire du destin de l'homme, sans être le destin lui-même. . . . . . .

. . . .

. . . .

La destinée de l'homme est la gestion du monde terrestre.

» Une gestion peut être loyale ou déloyale, savante ou inhabile : elle peut enrichir si elle est bien conduite, ruiner si elle est mal entendue. Il n'y a pas pour cela *deux gestions;* c'est toujours la même, tantôt estimable et heureuse, tantôt malheureuse et blâmable. Dans le premier cas, le gérant accomplit sa destination réelle; dans le cas contraire, il l'intervertit. Ainsi se dualise le destin. L'homme régit bien ou régit mal le monde terrestre confié à son administration. S'il régit bien, son action providentielle, ses principes actifs et passifs sont en harmonie entre eux, avec l'univers et avec Dieu; et alors l'homme jouit. S'il régit mal, la subversion tient la place de l'harmonie, et alors l'homme souffre.

» Toutes les traditions sacrées révèlent ces grandes vérités; toutes les sciences positives les confirment.

. . . .

. . . .

Trois choses, sous les noms de religion, science, loi, constituent toutes les voies du bien dans le cours de la destinée humaine. La religion, selon le sens étymologique, aussi bien que selon le sens intellectuel, est le ralliement général des êtres, et leur convergence vers un foyer commun, qui est et ne saurait être que Dieu, leur Créateur ou Émanateur. La science est la connaissance mathéma-

tique des voies de ce ralliement, n'importe qu'il s'agisse de l'ordre matériel, organique, instinctuel, ou de tout autre. La loi réalise en acte ce qu'indique la science et que la religion conseille.

» Dans l'essor faussé du destin, le BIEN est purement *négatif*, ne pouvant consister que dans une plus ou moins grande atténuation du MAL, et ne pouvant aller au-delà. Alors la religion ne saurait avoir que des mystères et des rigueurs, la science que des incertitudes et de la confusion, la loi que des voies coërcitives et cruelles, le tout pour n'aboutir, le plus souvent, qu'à la duplicité d'action et à l'aggravation des souffrances.

» Dans l'essor vrai du destin, les voies de la loi sont toutes de récompense et d'attraction ; la science devient lumineuse, certaine, la religion enchanteresse, ne prodiguant plus que les joies, rejetant au loin les voiles décevans de la vérité ; et alors tout concourt à l'unité d'action, au BIEN *positif*. »

II.

« Sous la restauration, l'ecclectisme philosophique et historique acceptait, accueillait, avec une impartialité qui n'a pas été sans fruit, toutes les doctrines, toutes les traditions qui avaient eu quelque influence sur le développement de l'humanité. Mais l'impartialité de l'ecclectisme était à peu près semblable à celle du fossoyeur qui trouve une place en son enclos pour tous ceux que la mort lui apporte.

» Nous avons sous les yeux, depuis quelques années, un plus beau spectacle.

» Les hommes qui, en France, représentent le plus dignement, et ont défendu avec le plus d'ardeur les deux systèmes contradictoires qui se partagent l'Europe depuis plusieurs siècles; ces hommes se sont rendu réciproquement justice, non-seulement sous le rapport des intentions, ce qui serait vulgaire et insignifiant; mais aussi, sous le rapport des idées, ce qui est d'un enseignement considérable.

» Ainsi le parti de la philosophie, c'est-à-dire le parti qui procède de l'expérience et du rationalisme, de Bacon et de Descartes; qui se rattache au protestantisme, au dix-huitième siècle et à la révolution française; le parti de l'égalité, de la liberté, du progrès, a mesuré avec étonnement et admiration la grandeur des institutions qu'il avait jusque-là combattues en aveugle. Il a confessé la réalité du sentiment et l'invincible puissance de la foi, et la nécessité de l'ordre, de l'autorité, de la religion!

» D'autre part, le parti de la religion, c'est-à-dire le parti qui procède de la foi et de la révélation, qui se rattache essentiellement à l'Eglise catholique et à la monarchie héréditaire; le parti de l'autorité, de la hiérarchie, de la conservation, a senti enfin que la puissance des novateurs ne provenait pas toujours de l'esprit du mal qui pousserait les nations dans l'abîme, mais pouvait bien être parfois celle de l'Esprit saint, qui renouvelle incessamment la face du monde. Ce parti a donc reconnu (au moins implicitement) la véracité de l'expérience et l'indélébile souveraineté de la raison humaine, et il s'est rallié hautement aux principes de liberté et d'égalité.

» Cela, dis-je, est un plus noble et plus grand spectacle que la froide impartialité de l'ecclectisme. Car, ce sont ici des hommes de croyance et d'ac-

tion. Ce sont des hommes qui ne s'inquiètent de l'idéal que pour réaliser le positif, n'attachent de prix aux théories que pour se guider dans la pratique ; ne veulent pas plus cultiver la science pour la science que l'art pour l'art ; mais s'évertuent de toutes les puissances de leur âme à prendre leur part, quelque petite que Dieu la leur ait voulu faire, dans ce grand travail que l'humanité accomplit dans la succession des âges.

» Dans ce rapprochement d'une foule d'hommes généreux, qui toujours ont voulu la même fin, quoique par des moyens très contraires, signalons avec joie un heureux progrès. Et toutefois évitons en ce point un dangereux écueil.

» C'est-à-dire, ne confondons pas l'utile rapprochement des hommes avec celui des doctrines. Car cet aveu réciproque, cet hommage que nous voyons rendre de deux parts à la justice, à la légitimité relative de deux systèmes, jusqu'à ce jour inconciliés, tout cela atteste hautement la nécessité d'une doctrine supérieure qui les embrasse et les absorbe en les satisfaisant tous deux. Mais cet aveu, cet hommage, laissent encore ces deux ordres de sentimens, d'intérêts et d'idées dans leur primitive contradiction.

» Náguère nous avons vu une école philosophique, partant des bases les plus libérales, se perdre rapi-

dement dans la fantastique utopie du plus entier et du plus absolu despotisme, précisément pour avoir voulu concilier les deux systèmes antagonistes de l'ordre et de la liberté, sans posséder pour cela aucun principe supérieur, sans avoir produit aucune nouvelle idée capitale.

» Aujourd'hui semblable erreur ; mais en sens inverse. Car cette fois, ce sont des hommes du parti religieux qui se lancent, les yeux fermés, dans la voie de l'anarchie.

» Ainsi un homme qui s'est illustré à raviver parmi nous le souvenir du christianisme et de ses bienfaits, et à rattacher les destinées ultérieures de la nation aux antiques traditions de la monarchie, se laisse aller à parler inconsidérément de république, d'abolition du salaire, de transformation de la propriété, que sais-je, d'émancipation des femmes ! sans pourtant savoir, sur toutes ces graves questions, rien de mieux, rien de plus que ce que renfermaient les vaines déclamations de quelques jeunes gens inexpérimentés.

» Et un autre écrivain, non moins illustre, celui que nous considérions comme le plus puissant défenseur des idées d'ordre et de hiérarchie ; qui, par sa position et son caractère, nous paraissait devoir continuer, auprès des générations nouvelles, le noble rôle que s'était donné l'incomparable De Maistre,

cet homme s'est trouvé tout d'un coup au milieu du camp révolutionnaire, abdiquant la doctrine ancienne, adoptant tous les principes de la nouvelle. Et cependant que nous vient-il enseigner que nous n'ayons bien mieux appris dans l'histoire de nos pères, nous enfans de la révolution! Et, pour éloquente que soit sa parole en faveur des idées qu'il défend, peut-elle nous toucher davantage que le souvenir de tant de sang stérilement versé par ces mêmes idées sur les champs de bataille et sur les échafauds!

» Ne nous reposons pas sur cette imparfaite conversion des partis; car s'il n'en doit résulter qu'une confusion de principes contradictoires, cette conversion procède d'impuissance logique et ne peut rien produire d'utile.

» Mais cette même confusion de principes n'est-elle pas aussi un *signe des temps?* N'est-ce pas la crise ultime qui doit décider de nos destins? N'est-ce pas l'avertissement précurseur d'une vérité nouvelle, d'un principe supérieur, d'un système qui sera à la fois le complément et le lien de tous les autres?... »

III.

« Le christianisme n'a pu, en dix-huit cents ans, amener la paix sur la terre ; religion de contrainte, il s'est usé à combattre les passions sans pouvoir les vaincre ni les changer.

» Les moralistes et les philosophes reconnaissent maintenant le misérable état de la société ; mais, étrange contradiction, tandis que les moralistes observateurs constatent, à toutes les époques de l'histoire, les mêmes passions et les mêmes vices, les mêmes crimes, les mêmes malheurs avec quelques variantes, les moralistes dogmatiques ou prêcheurs s'imaginent toujours, depuis trois mille ans, pouvoir réformer les hommes par leurs préceptes. Avouons-le, la morale aussi est impuissante..................

» Les peuples civilisés ont avancé à peu près parallèlement sous les gouvernemens les plus divers ; en dépit des formes différentes, la civilisation a grandi partout presque de la même manière ; et,

avec l'assortiment assez complet de monarchies pures, de monarchies constitutionnelles et de républiques que nous voyons aujourd'hui, les peuples se trouvent en réalité tous au même point, ou peu s'en faut; tous présentent encore des minorités improductives et abondamment pourvues, mais vacillantes, inquiètes, et des majorités souffrantes, mais avides d'émancipation.

» S'il y a quelque différence, elle est en faveur des peuples que nous disons les plus arriérés. Les pays qui brillent par le commerce et l'industrie manufacturière présentent proportionnellement un bien plus grand nombre de misérables que ceux où l'industrie est peu développée : celui qui en présente le moins est le Portugal, si indifférent au succès du parti constitutionnel.

» C'est que la pondération des industries est bien autrement importante que la pondération des pouvoirs politiques. Les droits politiques n'assurent pas grand chose par rapport aux besoins positifs de la vie. L'industrie, dont chacun a besoin, dont chacun use tous les jours, est le grand levier qui pousse l'humanité. Les idées, celles qui expriment un besoin général de l'organisation humaine, sont aussi une immense puissance; mais il faut qu'elles soient développées, appuyées par des faits industriels : la nécessité d'avoir des esclaves intelligens pour satis-

faire le luxe des maîtres, a contribué à l'abolition de l'esclavage autant que la sympathie paternelle prêchée par le christianisme. Ce sont des faits industriels, la boussole, la poudre, l'imprimerie, la vapeur, etc., etc., qui ont changé la face du monde, qui lui préparent de nouvelles destinées et les lui garantissent. Le fait fatidique de notre longue et cruelle révolution, est un fait domestique et industriel, la division des propriétés, qui doit nécessairement amener l'association. Ce fait pouvait surgir autrement que par un bouleversement domestique. C'est un fait du même genre, la pénurie, suite de l'incohérence industrielle, qui a rendu au moins inutile tant de changemens révolutionnaires, et qui rendrait funeste une nouvelle révolution.

» Dans une lutte entre les factions, la masse du peuple n'a rien à gagner, pas plus que dans une lutte entre le pouvoir absolu et le libéralisme révolutionnaire : le premier, et le plus certain résultat, est toujours l'interruption du travail productif; puis, en général, si l'absolutisme triomphe, la servitude est aggravée; et si le libéralisme est le plus fort, une nouvelle constitution de méfiance et de balancement, telle qu'elle peut être après un combat, multiplie de plus en plus les chômages et prépare d'autres collisions; les constitutions n'arrêtent ni les peuples, ni les princes. La constitution la plus belle

et la mieux équilibrée laisserait toujours la France en présence de ce fait : une moyenne de dix sous par jour pour chaque individu. Avec cela, faites vivre les hommes en paix au dix-neuvième siècle! Que si, par une révolution radicale, on *pouvait* faire disparaître la monstrueuse inégalité des fortunes, on aurait une bien plus monstrueuse égalité de misère et d'abrutissement. L'humanité ne peut rétrograder ainsi.

» L'humanité avance, d'un pas inégal il est vrai, à travers toutes les formes gouvernementales, tous les déplacemens d'hommes, tous les reviremens qu'on appelle des révolutions, et dont l'une défait souvent le peu de bien qu'avait fait l'autre. . . . .

» Il semble qu'on n'ait jamais entrevu le but de la société, et que la forme du pouvoir ait été tout. Le but social est le développement de l'homme, la satisfaction de ses facultés physiques et morales; le pouvoir politique est un moyen, et il a rempli fatidiquement une partie de sa mission : il maintient comme il peut l'ordre public, l'ordre extérieur, constatant seulement les progrès, bons ou mauvais de la société, et ne prenant presque jamais l'initiative. Une mission plus belle, et non plus difficile, seroit celle d'initiateur, celle d'harmonisateur des forces sociales. Cette mission, les gouvernemens peuvent la remplir, quelle que soit leur forme. »

IV.

« Depuis plus de quarante ans la France est en proie aux révolutions et aux partis, qui se la disputent et qui la gouvernent tour à tour sans aucun résultat pour son bonheur et sa stabilité. Souvent même les partis sc succèdent ayant aggravé le mal qu'ils étaient chargés de calmer, laissant après eux la triste inquiétude d'un avenir encore moins fortuné. Jusqu'à présent, il n'est pas un seul d'entre eux qui ait su réaliser les améliorations sociales ou populaires qu'il avait promises, ou qu'on était en droit d'espérer de son avénement au pouvoir : aussi n'est-il pas un seul pouvoir qui ne se soit dépopularisé avec une effrayante rapidité ; car il est, pour les masses populaires, un moyen certain d'apprécier le mérite de leurs gouvernans, moyen plus infaillible que les prétendues garanties de la légalité constitutionnelle : c'est par le bien-être qu'elles en reçoivent, ou par la continuité des souffrances qu'elles en-

durent, avec d'autant plus d'impatience que le développement de leurs besoins, de leurs désirs, leur rend leurs misères plus insupportables, et que les efforts qu'elles ont faits pour s'en délivrer leur ont donné droit à une meilleure destinée.

» La désaffection populaire suit rapidement cette cruelle déception, et bientôt les trônes, comme des navires sans lest sur l'océan humain, voltigent au gré des tempêtes révolutionnaires, et se brisent sur les écueils que l'aveuglement des monarques leur ont dissimulés.

» Il est certain que les rois ne font pas leur devoir envers les peuples ni envers eux-mêmes : des populations entières végètent dans la misère et l'abrutissement, et les rois ne font rien pour les en délivrer. Ils se disent les représentans de Dieu dans l'humanité; ah! de quel Dieu sont-ils donc les représentans? Ce n'est sans doute pas d'un Dieu de paix, de justice et de bonté; car un tel Dieu n'aurait pas pu vouloir que ses plus belles créatures périssent dans les tourmens et les déchiremens continuels de la guerre, de l'esclavage, de la misère et de la pauvreté. Non, Dieu n'est pas coupable d'une pareille impiété, et il nous a destinés à un avenir plus heureux; il s'agissait donc de trouver les issues qui devaient y conduire, et il était du devoir des rois de les faire rechercher; car les devoirs sont

proportionnels aux moyens. Et, puisque les rois ont la puissance en main, pourquoi n'en font-ils pas usage en faveur des peuples, au lieu de la tourner contre eux ?

» Sans doute les rois ignorent complétement comment on peut améliorer, d'une manière effective, le sort des peuples qu'ils sont chargés de gouverner ; mais, puisqu'ils ont des académies de savans à leur solde, pourquoi ne les obligent-ils pas à rechercher les voies du bonheur social, que le Créateur a dû nous préparer ? A quoi servent donc les académies ?

« Le tort de la science est de s'être engagée, » depuis trois mille ans, dans les controverses administratives, qui ne servent qu'à exciter des troubles. »

» Si les rois et les gouvernemens ne peuvent faire le bien qu'il serait de leur intérêt d'opérer, c'est assurément parce que les institutions au sommet desquelles ils sont placés, et qu'ils sont chargés de faire observer, puisque leur devoir est d'être conservateurs des intérêts sociaux que ces institutions garantissent; c'est, dis-je, que ces institutions sont complétement insuffisantes et entachées d'un vice radical qui doit les faire suspecter. C'est donc en dehors d'elles qu'il faut chercher un moyen de salut; mais il ne s'ensuit pas qu'il faille commencer

par les renverser. Il faut, au contraire, les conserver jusqu'à ce qu'on puisse les remplacer sans compromettre aucun des intérêts qu'elles garantissent. »

V.

« Lorsqu'on médite avec quelque attention sur la production des grandes découvertes, on demeure attristé. Il faut l'élan sublime que nous communique la contemplation du génie et la satisfaction que l'âme éprouve à noblement gagner son bien, pour ne point penser que Dieu fait payer cher à l'humanité, ce qu'elle cherche et trouve en la personne du grand homme, son fruit béni. Comme à chaque moment de sa vie, notre mère féconde, la sainte humanité, saisit avec précision le travail qu'elle doit accomplir ! Comme elle s'attache avec ferveur, avec ténacité ! Elle débute par de vagues pressentimens ; elle essaie, elle tatonne, elle tombe et retombe, et se fracasse à chacune de ses chutes. C'est au moment où elle se sent fléchir, c'est après avoir vainement donné de sa tête orgueilleuse et confiante contre tous les rocs et tous les écueils, qu'elle voit le port et vient y chercher abri. Pour

trouver l'étrier, il faut que le cavalier ait dompté et contenu, de la puissance de son genou, les plus farouches coursiers. Pour jouir de la boussole, il faut que le matelot ait battu les mers au hasard et sans guide. En toute chose, c'est après avoir épuisé le mal que nous arrivons au bien, et le bien, pourtant, c'est ce que chacun voulait et savait, de science et de volonté naturelles. Ainsi a germé, ainsi s'est développée la grande idée de l'association universelle. Depuis Jésus, c'est le rêve et la prière de l'humanité. De nos jours, à force d'avoir frappé, nous sentons que Dieu va nous ouvrir la porte de notre Eden. L'Allemagne, l'Angleterre, la France, tous les grands peuples s'agitent à cette idée; ils s'ingénient, ils travaillent, ils bâtissent des mondes. . . .

. . . .

» Ha! que de vaines paroles!.... Ha! que d'efforts perdus! Ne creusez point si avant, ne rêvez pas si loin; un seul mot à changer.—Que travail devienne plaisir, et le péché originel est effacé, et le baptême du bonheur est donné.

. . . .

. . . .

» C'est à ce signe que l'humanité doit reconnaître que son temps d'épreuves est achevé. Quiconque parle encore de contrainte, d'obligation, de *lien*, est dans la loi ancienne. La loi nouvelle est où per-

sonne ne l'a encore cherchée, autour de nous, chez nous, à nos foyers, à notre champ ; elle parle à notre esprit, à notre corps. Voulez-vous que les oisifs disparaissent ? ne leur dites pas d'aimer le travail ; faites que le travail les attire et les passionne. Voulez-vous améliorer le sort du peuple, voulez-vous faire son bonheur ? que ce qui excite en lui dégoût et fatigue, lui devienne agréable et l'enrichisse. Après cela, le monde marche de lui-même, chacun selon son désir. »

VI.

« Qu'adviendra-t-il de toi cependant, siècle 19e, siècle superbe, qui t'es assigné une grande tâche, la réorganisation de la société? Des rhéteurs ont chaque jour, je le sais, ton oreille et tes applaudissemens, lorsqu'ils célèbrent, sur mille tons divers, l'œuvre que tu es censé accomplir. Mais cette œuvre, qu'ils proclament la tienne, où donc, aujourd'hui que tu as usé déjà le tiers de l'espace qui te fut mesuré, où en est-elle? Où les architectes, les plans, les matériaux?... Après tant de bruit et de poussière, quoi! rien, rien encore? Rien qui sorte de terre? Rien qui commence? Rien même d'arrêté?

» Est-on fixé du moins sur le but de l'édifice? Non pas vraiment : ils en sont encore à le concevoir, ceux-là pour la plupart qui se vantent de coopérer à sa construction, de la diriger même. Et ils sont nombreux pourtant. Ecoutez : voici une mul-

titude de voix qui crient le grand œuvre. Mais toutes ces paroles jetées aux vents, ne sont pas des semences fécondes tombées en bonne terre. Tout ce fracas ne change rien au fond de la société. C'est toujours le même monde.

» Les *illustres représentans du passé,* comme on dit, se rangent, il est vrai, sous ce qu'on appelle *la bannière de l'avenir.* Mais la bannière de l'avenir, à supposer qu'elle mérite ce nom, n'en demeure pas moins immobile dans le lointain ; et c'est toujours la seule bannière de l'oppression et de la misère, qui flotte sur la tête des peuples.

» C'est qu'il ne suffit pas d'agiter aux quatre coins de l'horizon tour à tour quelques lambeaux éclatans, et de crier : Ceci est l'avenir.

» Il faut d'autres signes.

» De pompeuses déclamations en faveur du peuple ne remédient pas aux maux du peuple. Des paroles de colère contre les rois et les grands, dussent-elles soulever contre eux une nouvelle tempête, n'auront point racheté la multitude. Par-là les sceptres pourront être brisés une fois encore, mais non pas le joug qui pèse sur les masses populaires.

» Assez désormais de récriminations, toujours stériles, souvent funestes. Assez comme cela aussi de vagues prédictions, qui ne nous apprennent rien de ce qui est à faire, rien pour la journée présente ;

rien pour celle de demain ni pour celles qui suivront.

» Nous voulons des prophètes aujourd'hui qui aillent, le compas à la main. Dieu n'a pas dédaigné de s'en servir dans l'arrangement de l'univers; il a tout fait avec *nombre, poids et mesure.*

» Qu'ils se règlent d'après les mêmes principes, ceux qui prétendent à diriger l'action de l'homme sur son globe, et à constituer ses vrais rapports sociaux.

« Le temps est venu des projets d'avenir social rationnels, mathématiques et précis, qui puissent sur-le-champ se convertir en acte.

» Mais pour produire de tels projets, pour posséder les données qui doivent leur servir de base, il ne faut pas moins qu'avoir résolu le problème des destinées humaines.

» La solution de ce problème, les uns l'ont demandée aux livres sacrés; les autres ont interrogé les traces qu'a laissées l'humanité de sa marche à travers les siècles, et ils ont conclu qu'elle devait avancer toujours dans la même direction, qu'elle n'avait pour atteindre son but, qu'à aller toujours droit devant elle.

» Mais le sens des Ecritures est mystérieux; les promesses divines y sont enveloppées d'un nuage, à travers lequel chacun les entrevoit dissemblables;

et la route suivie par l'humanité jusqu'ici, a été trop sinueuse pour que, prenant, comme on a fait, une portion quelconque de cette route et la prolongeant, on puisse être certain que le but se rencontre en effet sur ce prolongement.

»Non, ce n'est ni dans l'Ecriture, ni dans l'histoire, c'est dans le cœur humain qu'il faut lire la destinée de l'humanité. Ce qu'il appelle, voilà le vrai : peu importe ce qui a été transmis, peu importe ce qui a été fait ; rien de tout cela n'a pu porter prescription contre le cœur humain. Il est antérieur à vos traditions ; il est plus sacré qu'elles toutes. C'est lui qu'il faut consulter d'abord ; c'est à ses aspirations qu'il faut croire. L'Ecriture et l'histoire pourront servir ensuite de confirmation à son témoignage ; mais c'est tout. La connaissance des impulsions natives du cœur humain est la clef de l'Ecriture et de l'histoire.

» Si donc il y a dans ce qui est écrit, même au nom Dieu, quelque chose à l'encontre des tendances éternelles et incessantes du cœur humain, cela est erreur, cela ne vient point de Dieu ; car Dieu n'a pu faire le cœur humain autrement qu'il ne lui convenait qu'il fût. Si dans toutes les voies qu'a parcourues l'humanité jusqu'à ce jour, elle n'a pu marcher qu'en faisant violence à plusieurs de ses affections, c'est, on peut le dire avec pleine assu-

rance, que ces voies n'étaient pas les siennes. Il en est d'autres, qui lui sont réservées, qu'il faut chercher. Et qui nous les révélera ? Le cœur humain, vous dis-je encore; car, lui aussi, il est la voix de Dieu. »

VII.

«....Je comprends pourquoi ce sens des choses et des faits échappe aux savans ; pourquoi leur science est incertaine et manque à sa destination : c'est que la signification des choses est dans le but pour lequel elles existent, dans leur pourquoi, celles des faits dans les causes premières auxquelles ils remontent ; c'est que les savans méconnaissent et ces causes et ce but, dont le secret est caché dans la nature passionnelle de l'homme, où ils n'ont pas eu l'adresse de l'aller chercher. Ils ont vu l'homme tout entier dans ses facultés intellectuelles et dans son organisation corporelle, c'est-à-dire qu'ils l'ont vu dans ses moyens et non dans son principe, dans son essence, et ils l'ont d'autant plus mal vu, qu'ils observaient les moyens de l'homme au moment où ils avaient une action irrégulière. Comment auraient-ils pu prendre de l'homme une connaissance exacte en l'étudiant sur de si mauvaises et de si fausses

données ? L'homme est dans le principe qui l'anime, dans son âme, dans les passions constitutives de son âme. C'est là seulement qu'on peut le trouver. L'intelligence, le corps, n'en sont pas même la moitié. Ce ne sont que des instrumens destinés à manifester les accords des passions, ou l'âme (essence de l'homme), dans son état naturel, normal. Mais alors que les accords n'existent pas, il est bien impossible que les faits de l'intelligence et du corps les manifestent. Ils n'ont plus leur sens vrai, parce qu'ils ne révèlent plus l'homme tel qu'il est sorti des mains du Créateur ; mais l'homme faussé et qui n'est pas dirigé dans leur étude par la connaissance théorique des accords passionnels, ne saurait comprendre, interpréter, expliquer ces faits. »

VIII.

« Ecoutez ceci:

» Voyez-vous, dans la création, les poissons courir au milieu des forêts, et les oiseaux s'enfoncer dans les mers ?

» Voyez-vous le renne descendre vers l'équateur, la gazelle remonter vers le pôle ?

» Voyez-vous les abeilles habiter dans les pierres ?

» Non. Les poissons aiment les eaux, et les oiseaux les forêts. Le renne se plaît dans les neiges du Nord, la gazelle aux rayons du soleil africain ;

» Et les abeilles vont butiner au fond des corolles parfumées des fleurs ;

» Car, dans la création, Dieu a donné à chaque être :

» Une Destinée,
» Une conformation corrélative à sa Destinée,
» Un instinct proportionnel à sa Destinée.

» Et si Dieu ne faisait pas ainsi toutes choses avec poids, nombre et mesure, s'il ne modelait pas les créations sur les proportions, il serait absurde, impuissant ou méchant. — Il ne serait pas Dieu.

» Donc voici la première Loi de la vie universelle, la grande norme de la création :

» LES ATTRACTIONS SONT PROPORTIONNELLES AUX DESTINÉES.

» Cet éternel théorème contient tout en puissance. Il explique l'univers. Il donne la raison de toutes choses. Il fait savoir à l'homme tout ce que sait Dieu.

» Il contient donc l'histoire de l'homme et des sociétés. Il contient le passé pour le réprouver, l'avenir pour l'édifier.

» Et d'abord, pour interpréter cette loi suprême, demandez-vous quels sont ses signes et ses manifestations, quelle est sa sanction.

» Quand l'oiseau n'est pas dans les airs, il souffre et meurt ;

» Quand le poisson n'est pas dans les eaux, il souffre et meurt ;

» Quand le renne n'est pas dans les zônes du Nord, il souffre et meurt;

» Quand la gazelle n'est pas sous les ciels des tropiques, elle souffre et meurt;

» Quand l'abeille n'a pas de fleurs pour butiner dans leurs corolles, elle souffre et meurt :

» Tout être a une Destinée.

» Tout être a une conformation corrélative à sa Destinée.

» Tout être a des Attractions proportionnelles à sa Destinée.

» Tout être hors de Destinée est martyr de ses Attractions et souffre dans sa conformation.

» Tout être qui demeure hors de sa Destinée, souffre, souffre et meurt avant le temps. — Et c'est là le premier signe, la première manifestation.

» Tout être qui marche dans sa Destinée est dans des rapports vrais avec sa conformation, ses Attractions, son titre de vie.

» Il jouit dans sa conformation, il jouit dans ses Attractions, il jouit dans la plénitude de sa vie. — Et c'est là le second signe, la seconde manifestation.

» Les Attractions sont proportionnelles aux Destinées. — Ceci est la Loi.

» Double souffrance à l'être hors de Destinée pour le ramener à sa Destinée. Double jouissance à l'être en pleine Destinée pour l'attacher à sa Destinée. — Ceci est la sanction de la Loi.

» Chaque être vivant porte virtuellement en soi cette double sanction,

» Et c'est la volonté de Dieu qu'il en soit ainsi, afin que les individus et les espèces qui, dans l'incommensurable océan des vies, sont en déviation de Destinée, puissent toujours retrouver leur Destinée perdue.

» Voilà la raison du bien, voilà la raison du mal.

» L'intelligence vous dit encore :

» La Loi de Destinée s'applique aux êtres suivant les mesures et les proportions.

» Pour les êtres qui doivent vivre isolés, elle ne sort pas du cercle de l'individualité.

» Pour les êtres qui doivent vivre en société, elle règne sur l'individualité, elle règne sur l'espèce.

» Quand il y a une Destinée pour l'espèce, il y a solidarité des individus dans l'espèce.

» Et quand l'espèce est hors de Destinée, toute individualité est en fausse voie, souffre et meurt avant le temps.

» L'homme est l'être INTELLIGENT sur son globe.

Il y a une Destinée pour l'espèce; l'espèce est appelée à gouverner la création de son globe. La gérance du globe est la Destinée effective de l'espèce sur cette terre.

» Chaque homme a sa Destinée individuelle dans la Destinée générale de l'espèce; chaque homme a reçu une conformation et des Attractions mesurées à sa Destinée, corrélatives à son titre de vie.

» Homme, marches-tu dans ta Destinée?

» Ta race a-t-elle pris possession de son globe pour le régir unitairement?

»A-t-elle ordonné toutes ses puissances en faisceau convergent, pour agir providentiellement sur son domaine, pour le féconder et le parer?

» Quel est l'homme qui ne souffre pas dans sa conformation?

» Quel est l'homme qui ne souffre pas dans ses Attractions?

» L'homme souffre; les peuples souffrent; l'espèce souffre. Le globe est dévasté au lieu d'être régi.... Les proportions sont fausses.

» La vie humaine, sur notre globe, est donc une des vies exceptionnelles dans l'océan des vies, une vie momentanément en subversion de Destinée au sein des harmonies universelles.

»Or, s'il y a subversion de Destinée, si les proportions sont fausses, accusez, accusez, accusez.

» Dieu donne les mesures, les conformations, les Attractions.

» La société remplit les mesures.

» Les mesures ne sont pas remplies, les proportions sont fausses : accusez, accusez, accusez.

» Instruisez le procès.

» Appelez Dieu, appelez la société.

» Il faut condamner Dieu s'il a donné de mauvaises mesures, de fausses conformations, de fausses Attractions ;

» Ou bien condamner la société, si elle ne remplit pas les bonnes mesures, si elle n'emploie pas les conformations, si elle n'utilise pas les Attractions.

» Savez-vous qu'il est temps de mettre un terme aux monstruosités intellectuelles du passé, aux abominations philosophiques et religieuses du passé, aux impiétés païennes et chrétiennes, déistes et athées ;

» Car jusqu'ici, toute philosophie, toute religion, tout dogme admis par l'humanité ont insulté Dieu.

» Puisque toute philosophie, toute religion, tout dogme ont froissé les conformations, comprimé les Attractions, tendu à dompter les passions et damné

et condamné les mesures de Dieu , et la nature humaine pondérée par Dieu,

» Au lieu de rechercher les voies de Dieu.

» Si Dieu a donné les mesures, et les Attractions proportionnelles aux mesures, qu'a donc autre chose à faire la raison de l'homme, sinon de rechercher la forme sociale pour laquelle ont été données les Attractions, et qui est appelée à remplir les mesures?

» La raison humaine n'a pas à faire les Lois; c'est Dieu qui fait les Lois, puisqu'il fait les organismes; elle a à rechercher les Lois.

» Qui a fait la loi sous laquelle nous vivons? Est-ce Dieu ou les hommes?

» Et cette loi sociale, faite par les hommes, est-elle conforme aux destinations naturelles révélées par les Attractions?

» Les Attractions, les passions des hommes sont en révolte permanente contre leur fausse Destinée, contre leur fausse société, contre les fausses lois créées par la raison humaine et substituées aux Lois de Dieu, aux Lois consonnantes avec les conformations, les passions, les Attractions.

» Hé bien! qui ont-ils condamné,

» De Dieu, qui a donné les conformations, les passions, les mesures, pour qu'elles se développent

librement dans le mouvement de leur Destinée, et les Attractions révélatrices de la Destinée;

» Ou de l'orgueil des chefs des peuples, dont la raison révoltée contre les Attractions a voulu prescrire des devoirs, faire des lois, et imposer des devoirs et des lois à la nature humaine?

» Qui ont-ils condamné ?

» Dieu?

» Ou leur orgueil?

» Ils ont condamné Dieu pour absoudre leur orgueil.

» Le philosophe, au nom de la société, a prêché contre les passions; il a damné les Attractions : telle a été la morale.

» Le législateur, au nom de la société, a porté des décrets contre les passions; il a damné les Attractions : telle a été la loi.

» Le prêtre, au nom de Dieu, a lancé l'anathème contre les passions, qui sont des décrets de Dieu; contre les Attractions, qui sont des décrets de Dieu : telle a été la religion.

» Parce que les passions se résolvaient en mal dans la fausse société; parce que dans le milieu subversif, les Attractions produisaient des effets subversifs, ils ont condamné les passions, qui sont l'œuvre de Dieu, au lieu de condamner cette société, qui est leur œuvre.

» Ils ont mieux aimé récuser les Attractions de la nature humaine révoltée contre leurs lois, que de suspecter leurs lois.

» Les passions sont œuvre de Dieu, résultat d'organisme; elles sont fixes, invariables, constitutives.

» Les formes sociales sont œuvres des hommes, résultat de leurs erreurs, de leurs préjugés; elles sont mobiles, variables et sans cesse en mutation.

» Et, dans tous les temps, eux, ils ont voulu soumettre l'organisme à la société au lieu de modifier la société pour l'organisme :

» Ils ont accusé les passions de l'homme et Dieu qui a fait l'homme, au lieu d'accuser leur société.

» Ils ont voulu dompter les passions, ils ont voulu dompter l'homme, ils ont voulu dompter Dieu et la Destinée, au lieu de bénir Dieu et de chercher la Destinée.

» Ils n'ont tendu qu'à fausser les mesures, au lieu de chercher à les remplir.

» Ils n'ont fait que violer et contraindre.

» Violation de la Destinée et contrainte des Attractions par la morale.

» Violation de la Destinée et contrainte des Attractions par la loi.

» Violation de la Destinée et contrainte des Attractions par la religion.

» Et cette triple révolte contre la nature, contre la Destinée, contre Dieu, elle a été accomplie par des hommes qui se sont fait saluer du nom de sages entre les hommes; et leur révolte, ils l'ont parée avec des noms qui sont saints.

» Eux, qui étaient contre la nature de l'homme et contre Dieu, ils se sont dits les hommes de Dieu.

» Leurs dogmes d'ignorance et d'orgueil, qui outrageaient Dieu, ils ont étendu sur eux le nom de Dieu comme un manteau.

» Et les peuples les ont cru.

» Vanité, vanité, vanité! Vanité et subversion! Car c'est là la plus grande vanité, la plus grande subversion qui furent jamais.

» Moralistes, vous avez menti.

» Législateurs, vous avez menti.

» Prêtres, vous avez menti.

» Pasteurs des peuples, vous avez égaré les troupeaux, et vous avez toujours tondu les troupeaux.

» Et toi, homme, si tu veux connaître ta Destinée, rallie-toi à tes Attractions; car elles sont en corrélation avec ta Destinée. Elles sont la révélation éter-

nelle, permanente, et faite à tous, des volontés du vrai Dieu.

» Homme ! consulte Dieu, et renverse les choses.

» Homme ! ce que l'on t'a dit saint, que cela soit anathème.

» Et ce que l'on t'a dit anathème, que cela soit saint.

» N'ont-ils pas porté anathème contre les désirs et les passions de tes sens ? — Tu es saint dans tes sens, car les Attractions de tes sens sont une des mesures que Dieu a faites pour ta Destinée.

» N'ont-ils pas porté anathème contre les désirs et les passions de ton cœur ? — Tu es saint dans ton cœur, car les Attractions de ton cœur sont une des mesures que Dieu a faites pour ta Destinée.

» N'ont-ils pas porté anathème contre les désirs et les passions de ton esprit ? — Tu es saint dans ton esprit, car les désirs et les passions de ton esprit sont une des mesures que Dieu a faites pour ta Destinée.

» Les passions de tes sens, de ton cœur et de ton esprit, sont la mesure totale de ta Destinée terrestre.

» Quand Dieu veut qu'un être se meuve dans une Destinée, il lui imprime Attraction pour cette Destinée.

» Vous avez les Attractions. Si vous voulez avoir les

Lois, consultez les Attractions, qui sont faites pour les Lois.

» La société remplit les mesures :

» Si vous voulez que les mesures soient bien remplies, étudiez les mesures, et faites votre société d'après les mesures et pour les mesures.

» N'écoutez pas les faux prophètes, quelle que soit l'apparence de sainteté de leurs paroles;

» Ecoutez celui qui a fléchi devant l'Attraction et qui apporte la formule sociale dérivée de l'Attraction :

» Elle contient la vérité, le bonheur, la religion, la Destinée,

» CAR LES ATTRACTIONS SONT PROPORTIONNELLES AUX DESTINÉES. »

IX.

1808.

« Auteurs des sciences incertaines, qui prétendez travailler au bien du genre humain, croyez-vous que six cent millions de barbares et sauvages ne fassent pas partie du genre humain? Cependant ils souffrent; eh! qu'avez-vous fait pour eux? rien. Vos systèmes ne sont applicables qu'à la civilisation où ils portent l'empirisme dès qu'on les met à l'épreuve : mais quand vous posséderiez l'art de nous rendre heureux, pensez-vous remplir les vues de Dieu, en voulant limiter le bonheur aux civilisés, qui n'occupent que la plus faible portion du globe? Dieu ne voit dans la race humaine qu'une même famille, dont tous les membres ont droit à ses bienfaits; il veut qu'elle soit heureuse tout entière, ou nul peuple ne jouira du bonheur.

» Pour seconder les vues de Dieu, vous deviez chercher un ordre social applicable à tout le globe,

et non pas à quelques nations. L'immense supériorité des barbares et sauvages vous avertissait qu'on ne pourrait les policer que par attraction et non par contrainte. Eh ! pouviez-vous espérer de les séduire, en leur présentant vos coutumes, qui ne se soutiennent qu'avec l'appui des gibets et des baïonnettes? Coutumes odieuses à vos peuples même, qui, dans tous pays, se soulèveraient à l'instant, s'ils n'étaient contenus par la crainte du supplice !

. . . .

. . . .

» Tous les calculs de la politique doivent être ramenés à un seul problème.

» *Trouver un nouvel ordre social, qui assure aux moindres des industrieux assez de bien-être pour qu'ils préfèrent constamment et passionnément leurs travaux à l'état d'inertie et de brigandage auquel ils aspirent aujourd'hui.*

» Tant que vous n'auriez pas résolu ce problème, la nature vous aurait livré des assauts perpétuels ; vous n'élevez des empires que pour servir de jouets à cette nature, qui se plaît à les abîmer dans les révolutions; vous n'êtes qu'un fardeau pour elle, qu'une proie dévouée à ses vengeances; vos prodiges scientifiques n'aboutissent toujours qu'à l'indigence et aux bouleversemens ; vos héros, vos législateurs ne bâtissent que sur le sable ; toute la

prévoyance d'un Frédéric ne peut empêcher que de faibles successeurs ne laissent ravir son épée sur son tombeau. . . . .
Nations civilisées ! tandis que les barbares, privés de vos lumières, savent maintenir, pendant plusieurs mille ans, leurs sociétés et leurs institutions, pourquoi les vôtres sont-elles anéanties si promptement, et souvent dans le même siècle qui les a vues naître ? Toujours on vous entendit déplorer la fragilité de vos œuvres et la cruauté de la nature, qui fait écrouler si rapidement vos merveilles. Cessez d'attribuer au temps et au hasard ces bouleversemens; ils sont l'effet de la vengeance divine contre vos criminelles sociétés, qui n'assurent point à l'indigent des moyens de travail et de subsistance. C'est pour vous amener à l'aveu de votre ignorance, que la nature promène le glaive sur vos empires et se plaît sur leurs décombres.

» Je veux être un moment l'écho de vos élégies politiques : que sont devenus les monumens de l'orgueil civilisé ! Thèbes et Babylone, Athènes et Carthage, sont transformées en monceaux de cendres; quel pronostic pour Paris et Londres, et pour ces empires modernes, dont les fureurs mercantiles pèsent déjà à la raison comme à la nature ! Fatiguée de nos sociétés, elle les renverse tour à tour, elle persiffle indistinctement nos vertus ou nos crimes;

les lois réputées pour oracles de sagesse, et les codes éphémères des agitateurs, nous conduisent également aux naufrages politiques.

» Pour comble d'affronts, nous avons vu la législation grossière de la Chine et de l'Inde braver, pendant quatre mille ans, la faux du temps, lorsque les prodiges de la philosophie civilisée ont passé comme l'ombre. Nos sciences, après tant d'efforts pour consolider les empires, semblent n'avoir travaillé qu'à fournir des jouets au vandalisme, qui renaît périodiquement pour détruire en peu de temps les travaux de plusieurs siècles.

» Quelques monumens ont survécu, mais pour la honte de la politique. Rome et Byzance, autrefois capitales du plus grand empire, sont devenues deux métropoles de ridicule : au Capitole, les temples des Césars sont envahis par les dieux de l'obscure Judée ; au Bosphore, les basiliques de la chrétienté sont souillées par les dieux de l'ignorance. Ici Jésus s'élève sur le piédestal de Jupiter, là Mahomet se place à l'autel de Jésus. Rome et Byzance, la nature vous conserva pour vous dévouer au mépris des nations que vous aviez enchaînées ; vous êtes devenues deux arènes de mascarades politiques, deux boîtes de Pandore, qui ont répandu à l'Orient le vandalisme et la peste, à l'Occident la superstition et ses fureurs. La nature insulte, par votre avilissement,

au grand empire qu'elle a détruit : vous êtes deux momies conservées pour orner son char de triomphe, et pour donner aux capitales modernes un avant-goût du sort préparé aux monumens et aux travaux de la civilisation.

» Il semble que la nature se plaît à élever cette odieuse société pour le plaisir de l'abattre, pour lui prouver, par une chute cent fois réitérée, l'absurdité des sciences qui la dirigent. Image du criminel Sisyphe, qui gravit vers un rocher et qui retombe au moment d'y atteindre, la civilisation semble condamnée à gravir vers le bien-être idéal, et retomber dès qu'elle entrevoit le terme de ses maux. Les réformes les plus sagement méditées n'aboutissent qu'à verser des flots de sang. Cependant les siècles s'écoulent et les peuples gémissent dans les tourmens, en attendant que de nouvelles révolutions replongent dans le néant nos empires chancelans et destinés à s'entre-détruire tant qu'ils se confieront à la philosophie, à une science ennemie de la politique unitaire, à une science qui n'est qu'un masque d'intrigue, et qui ne sert qu'à attiser les fermens de révolution à mesure que le temps les fait éclore.

» A la honte de nos lumières, on voit se multiplier chaque jour les germes de désorganisation qui menacent nos frêles sociétés. Hier des querelles sco-

lastiques sur l'égalité renversaient les trônes, les autels et les lois de la propriété : l'Europe marchait à la barbarie ; demain la nature inventera contre vous d'autres armes ; et la civilisation, mise à de nouvelles épreuves, succombera encore. On la voit friser la mort à chaque siècle : elle était à l'agonie quand les Turcs assiégeaient Vienne ; elle eût été perdue si les Turcs eussent adopté la tactique européenne. De nos jours elle a été à deux doigts de sa ruine : la guerre de la révolution pouvait amener l'envahissement et le démembrement de la France, après quoi l'Autriche et la Russie se seraient partagé l'Europe ; et, dans leurs débats postérieurs, la Russie (qui a des moyens inconnus de tout le monde et d'elle-même) aurait pu écraser l'Autriche et la civilisation. Le sort de cette criminelle société est de briller pendant quelques siècles pour s'éclipser bientôt, de renaître pour tomber encore. Si l'ordre civilisé pouvait faire le bonheur des humains, Dieu s'intéresserait à sa conservation ; il aurait pris des mesures pour l'asseoir inébranlablement. . . . . .

. . . .

. . . .

Cessez donc de vous étonner si vos sociétés se détruisent entre elles, et n'espérez rien de stable sous des lois qui viendront de l'homme seul, sous des sciences ennemies de l'esprit divin, qui tend à éta-

blir l'unité sur le globe comme au firmament. Un monde privé de chef unitaire, de gouvernement central, ne ressemble-t-il pas à un univers qui n'aurait point de Dieu pour le diriger, ou les astres graviteraient sans ordre fixe, et s'entre-choqueraient à perpétuité; comme vos nations diverses, qui ne présentent aux yeux du sage qu'une arène de bêtes féroces acharnées à se déchirer, à détruire mutuellement leur ouvrage.

» Quand vous vous êtes apitoyés sur la chute successive de vos sociétés, vous ignoriez qu'elles fussent opposées aux vues de Dieu; aujourd'hui, que la découverte de ses plans vous est annoncée, n'êtes-vous pas dès ce moment désabusés sur l'excellence de la civilisation? Ne reconnaissez-vous pas qu'elle a usé la patience humaine, qu'il faut un nouvel ordre social pour nous conduire au bonheur; qu'il faut, pour se rallier aux vues de Dieu, chercher un ordre social applicable à la terre entière, et non pas à un coin de terre qu'occupent les civilisés, qu'il faut enfin étudier les vices sociaux du genre humain, et non pas ceux de la civilisation, qui n'est qu'une parcelle du genre humain.

» Apôtres de l'erreur, moralistes et politiques! après tant d'indices de votre aveuglement, prétendez-vous encore éclairer le genre humain? Les nations vous répondront: « Si vos sciences, dictées

» par la sagesse, n'ont servi qu'à perpétuer l'indi-
» gence et les déchiremens, donnez-nous plutôt des
» sciences dictées par la folie, pourvu qu'elles cal-
» ment les fureurs, qu'elles soulagent les misères des
» peuples. »

» Ah! loin de ce bonheur que vous promettiez, vous n'avez su que ravaler l'homme au-dessous de la condition des animaux : si l'animal est parfois privé du nécessaire, il n'a pas l'inquiétude de pourvoir à ses besoins avant de les ressentir. Le lion, bien vêtu, bien armé, prend sa subsistance où il la trouve, et sans se mettre en peine du soin d'une famille ni des risques du lendemain. Combien son sort est préférable à celui des pauvres honteux qui fourmillent dans vos cités, à celui des pauvres ouvriers qui, privés de travail, harcelés de créanciers et de garnisaires, parviennent, après tant de dégoûts, à la mendicité, et promènent leurs plaies, leurs nudités et leurs enfans affamés à travers vos villes, qu'ils font retentir de lugubres complaintes. Voilà, philosophes, les fruits amers de vos sciences; l'indigence et toujours l'indigence : cependant vous prétendez avoir perfectionné la raison, quand vous n'avez su que nous conduire d'un abîme dans un autre. Hier vous reprochiez au fanatisme la Saint-Barthélemi, aujourd'hui il vous reproche les prisons de septembre : hier c'étaient les croisades qui dé-

peuplaient l'Europe, aujourd'hui c'est l'égalité qui moissonne trois millions de jeunes gens; et demain quelque autre vision baignera dans le sang les empires civilisés. . . . .
. . . .
. . . .

Vous faites parade de vos théories métaphysiques; à quoi donc les employez-vous, si vous dédaignez d'étudier l'attraction qui tient le gouvernail de vos âmes et de vos passions? Vos métaphysiciens se perdent dans les minuties de l'idéologie. Eh! qu'importe cette broutille scientifique? Moi, qui ignore le mécanisme des idées, moi, qui n'ai jamais lu ni Loke, ni Condillac, n'ai-je pas eu assez d'idées pour inventer le système entier du mouvement universel, dont vous n'aviez découvert que la quatrième branche après deux mille cinq cents ans d'efforts scientifiques?

» . . . .
. . . . J'ai fait ce que mille autres pouvaient avant moi; mais j'ai marché au but, seul, sans moyens acquis et sans chemins frayés. Moi seul j'aurai confondu vingt siècles d'imbécillité politique; et c'est à moi seul que les générations présentes et futures devront l'initiative de leur immense bonheur. Avant moi, l'humanité a perdu plusieurs mille ans à lutter follement contre la na-

ture ; moi le premier, j'ai fléchi devant elle en étudiant l'attraction, organe de ses décrets ; elle a daigné sourire au seul mortel qui l'eût encensée ; elle m'a livré tous ses trésors. Possesseur du livre des destins, je viens dissiper les ténèbres politiques et morales, et sur les ruines des sciences incertaines j'élève la théorie de l'harmonie universelle.

» Exegi monumentum aere perennius. »

Et celui qui parle ainsi, c'est lui, Fourier, le révélateur de la LOI DES DESTINÉES.

13.

13.

Et enfin, les hommes ne sauront-ils jamais distinguer la vérité du mensonge, et sortir de la route fatale où ils sont égarés?

Sont-ils donc privés de ce sens intellectuel, qui sait reconnaître la valeur d'une

science sociale, comme ils savent reconnaître la valeur de l'or ?

Et celui qui se dit Croyant, non plus que celui qui ne croit pas, serait-il à ce point matérialisé qu'il ne sût distinguer une trace de la Loi divine, et voir qu'elle conduit à la rénovation, tandis que les lois des hommes n'aboutissent jamais qu'aux perturbations et à la misère?

Et jusqu'à quand donc les entendra-t-on répéter, que si le bien est possible il ne peut venir que lentement?

Lentement!

Et ne serait-ce pas une raison pressante de l'introduire sans retard pour le recueillir un jour ?

Mais comment sauriez-vous s'il ne peut venir que lentement?

Vos législateurs ont-ils jamais possédé la Loi d'harmonie, pour l'établir parmi vous?

Ont-ils jamais su, ont-ils jamais pensé que le bonheur pouvait-être donné à l'humanité comme moyen de pacification, et savent-ils

encore quelle puissance immense peut avoir ce moyen.

Certes, s'il fallait obtenir de vos sciences le bonheur et la paix, il y aurait plus que de la lenteur..... il y a impossibilité.

Mais non, vos sciences incertaines et confuses doivent être abandonnées, et il s'agit de suivre une route nouvelle.

Quand votre expérience n'a jamais eu pour pâture que misère et désordre; quand toujours égarés dans une voie obscure, façonnés au mal, et moins sûrs du vrai que ce faible enfant à qui vous infligez des châtimens, et dont les plaintes devraient vous révéler que la société qui le reçoit est fausse et mauvaise, puisque dès son abord à la vie, il n'y trouve que douleur;

Et quand vous méconnaissez les avertissemens qui vous sont envoyés, quand vous ne savez pas même la possibilité du bien, comment sauriez-vous sa lenteur ou sa rapidité?

Esprit chétifs! vous ne pouvez compren-

dre la puissance divine, si vous ne la cherchez jamais.

Vous voyez bien l'éclair sillonner les Cieux, mais vous ne dites pas que Dieu peut aussi éclairer d'une lumière soudaine le génie des hommes, quand leur volonté, à la fois docile et puissante, saura reconnaître et suivre le divin signal, et donner elle-même celui de la réintégration.

Et quand vous savez renverser une bastille; quand dans trois jours vous pouvez briser un sceptre dans la main des rois, quand vous pouvez repousser la roche énorme qui gêne votre passage; pourquoi n'essaieriez-vous pas, si réunissant vos forces pour une édification nouvelle, et les multipliant par une sainte espérance, vous n'obtiendriez pas enfin la richesse, la liberté, la paix.

Compagnes de votre destinée, elles vous apparaissent, elles excitent vos désirs et attendent que vous sachiez les saisir.

Tout sur la terre est au service de l'homme, l'homme seul est en retard de sa destinée.

Que vous manque-t-il donc pour établir ici-bas, la richesse, la liberté, la paix? Dieu ne vous a-t-il pas tout donné?

Si vous habitez des maisons pourries quand vous avez de riches matériaux pour élever des palais et vous loger, rois de la terre, sur vos fertiles domaines; si vous bâtissez des prisons, et si dans ces lieux infects on n'entend que des sanglots, pourquoi faites-vous plutôt des prisons que des palais?

Dieu a-t-il écrit le mot *prison* sur la pierre que vous trouvez à la carrière?

Et quand vous vous entassez dans des villes malsaines, quand vous y manquez d'air et de lumière, quand vos esprits et vos corps y souffrent et languissent, est-ce parce que la terre vous refuse de l'espace?

Non, administrateurs inhabiles! non, elle vous a été donnée belle et grande, et il ne faut que des hommes pour la faire produire, et en obtenir des trésors.

Et il y a des hommes, puisqu'ils s'en trouve toujours pour l'extermination.

Et il y a des hommes, puisque, de nos jours encore, vos publicistes disent que la guerre est nécessaire pour en réduire le nombre.

Mais désolation, désolation ! homicides sophistes, quelle affreuse critique ces mots font de vos sciences !

C'est à vous que revient toute la haine des peuples.

Car si les rois les ont conduits à la guerre, si les rois ont emprisonné et tué des hommes, les faux savans ont emprisonné et tué les esprits; ils ont égaré l'intelligence humaine, et c'est d'eux que viennent les plus cruelles souffrances.

« Pasteurs des âmes, qui avez égaré vos brebis au lieu de les conduire dans les pâturages; pasteurs des âmes qui les avez fait dévorer par le lion féroce, ou qui les avez transformées vous-mêmes en loups carnassiers ;

» Savans de la terre, qui avez été trop sensibles aux amorces de la fausse lumière,

pour l'être aux charmes attrayans des vrais trésors que Dieu déposa dans l'âme humaine ;

» Venez apprendre ici votre destinée : car les germes corrompus, que vous avez semés en vous, ont pénétré jusqu'à la terre vierge; voilà pourquoi leurs fruits seront si amers !

» Le vieillard est saisi par l'Esprit et porté dans des lieux souterains, une salle immense se présente à sa vue; elle est superbement ornée.

» Des ministres de l'église, des grands, une nombreuse troupe d'hommes et de femmes sont assis tout autour, et sont vêtus de robes couvertes d'or et de pierreries.

» Que faites-vous, ainsi rangés et immobiles ?.. Ils ne répondent point.

» Que faites-vous, ainsi rangés et immobiles ?... Ils remuent la tête d'un air triste, et ne répondent point.

» Que faites-vous, ainsi rangés et immobiles ?... Ils ne répondent point; mais tous,

d'un mouvement commun, entr'ouvrent leurs robes, et laissent voir des corps rongés de vers et d'ulcères.

» L'horreur de ce spectacle effraie le vieillard; l'odeur infecte de ces plaies le suffoque, et l'Esprit le laisse baigné de pleurs, et lui ordonne d'avertir ceux de ses frères qui sont encore dans la maison de leur père. »

Le Croyant a dit : Le mal vient des hommes.

Si donc, par suite de la liberté qui leur a été laissée, ils ont eu la puissance d'introduire le mal dans un univers qui a Dieu pour créateur; n'est-ce donc pas aussi qu'ils ont puissance de l'éloigner, et n'est-ce pas à cette œuvre qu'ils sont appelés ?

Hommes de foi ! répondez.

14.

14.

Que si un léger souffle de l'Esprit divin peut saintement vous animer, « si vous savez ce que c'est qu'aimer » vous reconnaîtrez que *la tâche est à l'œuvre et non à la colère.*

Vous reconnaîtrez que l'intelligence qui brille en vous, ne vous a pas été donnée pour une agitation inutile et funeste.

Vous reconnaîtrez que si les puissans sont méchans, si les puissans font le mal, la religion non plus que la science, ne consistent pas à détruire les puissans, mais à détruire le mal.

Et voilà l'œuvre sainte et sacrée, l'œuvre du serviteur de Dieu.

C'est ici qu'il faut dépouiller le vieil homme, suspecter tout, rejeter toutes les idées enfantées dans les erreurs humaines, remonter aux sentimens natifs de la créature de Dieu, et les prendre pour révélation certaine du bien et du vrai.

Oh! combien plus belle encore, et surtout plus puissante eût été votre voix, si, vous défendant d'un trop fatal orgueil, vous n'eussiez pas cru qu'à vous seul il était donné de marcher dans le chemin de la vérité;

Si, saintement animé de l'amour de vos

frères, vous l'eussiez recherchée partout où elle était annoncée; si, chrétien fidèle, vous n'eussiez pas été retenu de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, par la crainte peut-être de rendre aussi à César ce qui est à César.

Si vous aimiez les peuples, ce n'est point une parole de guerre que vous jeteriez dans le monde;

Car, la guerre!.... elle est toujours faite avec les deniers des peuples et avec le sang des peuples.

Si vous aviez de la foi, ce n'est point une parole de guerre que vous feriez arriver dans les palais;

Car une parole de guerre ne peut que semer la discorde et la mort.

Si vous aviez de la foi, vous auriez recherché la Loi divine,

Et si vous aviez de la foi, vous vous seriez souvenu que dans le royaume de Dieu, il y a assez pour donner encore à celui qui a déjà beaucoup;

Si vous aviez de la science, vous n'auriez

pas besoin de la dépouille des rois ni des puissans pour enrichir les nations;

Car si vous aviez de la science, vous sauriez que tous les biens possédés par les rois, ne sont qu'une obole auprès de ceux qui sont réservés à l'humanité;

Et si vous aviez de la science, et si vous aviez de la foi dans la Providence divine, vous sauriez qu'il n'est pas besoin de la mort de personne, pour établir le règne de Dieu sur la terre;

Et si vous aviez la charité, vous presseriez l'avénement du règne de Dieu sur la terre;

Et la parole que vous feriez arriver dans les palais, serait alors une parole de lumière et de paix, et elle aurait puissance d'y faire pénétrer quelque peu de cette foi « fille du Verbe. »

Si vous aviez de la science et de la foi, vous sauriez apprendre à ceux qui habitent les palais, que si les couronnes d'or sont pesantes pour des fronts d'hommes, si elles sont mal assurées sur les têtes qui les por-

tent, c'est parce que les nations souffrent :

Vous sauriez apprendre à ceux qui habitent les palais, que si pour eux il y a souci, crainte et danger, c'est que Dieu ne peut vouloir la paix pour quelques-uns, qu'ils soient riches ou pauvres, qu'ils soient peuples ou rois, tant que le bonheur n'est pas accessible à tous.

Et vous sauriez faire connaître la Loi qui peut conduire aux richesses et à la paix du monde.

Vous appelleriez tous ces rois arriérés, au champ de la renaissance, et vous sauriez leur faire entrevoir des palmes de vraie gloire et des couronnes immortelles;

Et vous les appelleriez à élever une nouvelle Jérusalem.

Voilà ce que vous auriez su faire, si vous aviez la sience et si vous aviez la foi.

Écrivains, qui parlez de votre amour pour les nations, telle doit être votre mission : la remplissez-vous?

Vous, ministre de charité, si vous l'aviez remplie, vous auriez pu goûter le religieux bonheur de rappeler à la gloire, et de réhabiliter à l'honneur ces rois que vous vouez au mépris et à la vindicte des hommes.

Alors, au lieu de rendre toujours le mal pour le mal, et de l'éterniser sur la terre, et de n'être encore qu'un prophète de mort;

Alors, vous les auriez appelés à une vie nouvelle,

Et vous auriez hâté la délivrance des nations et des rois, et peut-être en les quittant, n'eussiez-vous pas eu à secouer la poussière de vos pieds, et à garder l'indignation dans votre âme.

Et combien plus belle alors et surtout plus puissante eût été votre voix, si au lieu de cette indignation amèrement exhalée, vous aviez appelé les fidèles au champ de la terre promise.

Si vous aviez dit à ces riches, toujours en retard quand le bien est à faire : «Pour que vos fortunes ne soient plus menacées par la

misère du pauvre, et pour que vous ne soyez pas les derniers dans ce nouveau royaume de Dieu, venez aussi travailler à la vigne du Seigneur.

» Apportez une parcelle de vos immenses biens pour élever le palais du pauvre et du riche.

» Ce n'est pas une aumône qui vous est demandée :

» Une pierre de base pour l'édifice, une journée de labeur dans le champ de l'avenir, une action placée sur le grand-œuvre de la rénovation des destinées humaines, ne sont pas une aumône.

» Cette coopération sera la petite graine qui, trouvant sa bonne terre, produira les épis qui rendent au centuple; et ceux qui les auront cultivés partageront avec vous; et des palmes glorieuses vous seront encore données avec ces biens nouveaux. »

Et si, reconnaissant la vraie destinée de l'homme, et vous inspirant à cette lumière céleste qui pourrait lui être envoyée rapide

comme l'éclair, le jour où le terme des maux lui apparaîtrait comme le port du salut après de longues tempêtes ; et que vous fussiez venu, puissant orateur, non avec des cris de vengeance et de combat, mais en faisant entendre l'hymne d'espérance, et que dans tous les cœurs vous eussiez fait vibrer cette corde sainte; oh! combien plus belle alors et surtout plus puissante eût été votre voix!

15.

15.

Oh! mort intellectuelle, combien tu es terrible!

Jésus a pu rappeler à la vie la jeune fille de Jaïre et ressusciter Lazare; mais tous les hommes, qui appartiennent au passé, sont

frappés d'aveuglement, et n'ont pour région que les ténèbres extérieures.

Il semble qu'un pouvoir fatal les enchaîne à l'erreur, tandis qu'une main de Providence paraît conduire ces jeunes hommes d'élite, qui n'ont jamais adressé de culte aux faux dieux, et qui accourent en nombre à la science nouvelle, et placent leur gloire dans la rénovation.

Et entre ces deux âges, quelle ligne de séparation est tracée !

Du côté des anciens : la routine, les vieilles idoles, les traditions répétées et rapportées de toutes les formes gouvernementales; le doute, l'incertitude, le vague, l'hésitation, les élémens du trouble et la crainte de trouble, et le malaise que leur causent les nations qui les regardent se torturer dans leur impuissante autorité.

De l'autre, ces hommes nouveaux qui demandent à la science les Destinées humaines, et qui, jugeant le passé, trouvant ses doctrines fausses et insuffisantes, les re-

jettent au loin, et sèment ce germe de paix et d'harmonie, cette idée de rénovation qu'ils feront passer en acte.

C'est à eux qu'il a été donné de changer la face du monde, non par des luttes et des guerres, mais par une marche sûre dans la science de vérité, et par une puissance de volonté qui sait porter la lumière.

Et ne venez pas dire que c'est ici flatter la génération qui est jeune, hommes de rétrogradation; non, il n'y a pas à flatter tant que l'œuvre n'est pas accomplie : il y a seulement de l'espérance à placer.

Et quand vous avez passé sans apercevoir le Phare des destinées sociales, il faut bien que d'autres en signalent l'éclatante lumière.

Et quand vous restez engourdis au milieu de votre mer de glace et de fange, où vous voudriez encore retenir le monde par des paroles de fausse liberté; il faut bien tout le feu et la valeur d'un autre âge, pour en sortir l'humanité et la ramener sur les plages de la terre promise.

Ah! pressez-vous à l'œuvre, hommes de rénovation, hommes jeunes d'intelligence, de cœur et de volonté.

Le vent de l'avenir a balayé les décombres révolutionnaires. La place est belle pour l'édification, et le temps est propice.

Cherchez sans retard, cherchez la science nouvelle qui peut vous guider. C'est à vous qu'il a été réservé de réparer tout le mal du passé, et d'établir sur la terre une ère nouvelle et fortunée;

Et si, dans les époques troublées, les hommes ont admiré et rendu grâce à ceux qui ne désespéraient jamais du salut de la patrie, bien mieux encore admirerez-vous, et suivrez-vous la lumière de celui-là qui a su espérer et chercher le salut de l'humanité; et qui a trouvé, parce qu'il a espéré et cherché.

16.



16.

Merci! Croyant, merci! pour cette moitié du genre humain à qui aujourd'hui encore vous octroyez le bonheur au ciel après la résignation sur la terre.... merci!

Que la justice des vieillards consiste à

trouver belles et touchantes les deux femmes révérées du Croyant; qu'au champ des martyrs elles obtiennent noble place; que des chaînes dorées par d'éloquentes paroles viennent encore orner et sceller leurs tombeaux; que leur souvenir laisse en paix celui-là qui, parlant de justice divine, cherche de la poésie dans leurs souffrances, et leurs larmes, et leur mort; et qu'il voie là toute leur destinée : Soit.

Tant que la sagesse des vieillards est toujours la loi du plus fort, soit qu'ils l'exercent par la puissance des hommes ou celle de la parole.... il en doit être ainsi.

Mais, si la justice de Dieu doit jamais régner sur la terre, si le sexe fort doit obtenir la liberté : comme Dieu ne peut avoir de lois d'exception, et qu'il a donné aux femmes de sentir la souffrance, de haïr la servitude, et de mépriser ceux qui ne cherchent la liberté que pour eux seuls, il est à croire que le Divin législateur les réserve aussi à une heureuse destinée. Et certes, ce

n'est pas du Croyant qu'elles suivront la bannière !

Quand toute la vie vous n'avez su leur indiquer pour première vertu que la résignation, quand aujourd'hui vous ne savez améliorer leur sort que par un reflet de celui que vous cherchez pour les hommes seuls, votre science égale celle de ces docteurs de la loi qui voulaient éloigner de Jésus ce petit peuple d'enfans qui s'en approchait curieux et confiant, par un sentiment instinctif, et comme pour recevoir un souffle de délivrance et de vie du divin rédempteur ; vous trouvez que le sexe fort est tout le genre humain.

Et pour suave et mystérieuse que soit la peinture qne vous faites de deux femmes qui savent souffrir et mourir sans se plaindre, elle ne décèle pas moins en vous la plus ignorante barbarie.

Car en les voyant victimes dans un monde que le sexe fort administre si mal, l'idée ne vous vient pas que leur sort doive être changé.

Et quelque religieux et sublime que soit le sentiment qui exalte en elles tant de courage et de force, vous pensez qu'il ne leur a été donné que pour supporter la douleur; et vous admettez l'asservissement comme condition de leur nature.

Ainsi font les Barbares envers les esclaves.

Et vous supposez les femmes réduites à ce point d'abaissement, qu'elles seront touchées de rencontrer en vous cette involontaire admiration qu'elles sauraient commander au plus brute Sauvage!

Non, non. Car l'admiration est commandée par le courage qui l'obtient, par tous les actes qui en portent la noble empreinte, et vous n'êtes pas libre de la leur refuser.

Et toute femme qui sent son cœur et sa valeur, et qui a pu vivre de cette résignation et de cette vertu sans gloire que vous leur laissez, ne peut pas l'ignorer.

Et si vous pensez que votre récit puisse aussi commander son estime, appeler sa reconnaissance et sa sympathie, quand elle

vous voit faire un tableau des vertus de son sexe et lui montrer la récompense au Ciel, et recouvrir ainsi l'oppression du sexe fort... encore ici : vous vous trompez;

Car elle vous trouve pire que ces païens barbares, qui applaudissaient au gladiateur mourant quand il tombait avec grâce.

Elle vous trouve pire que ces cruels Espagnols qui font servir le courage à rivaliser de force avec l'animal qu'ils ont rendu féroce, et qui ont encore des acclamations pour le torréadore, victime résignée ou valeureux vainqueur.

Ce n'est du moins chez eux qu'une dépravation simple, tandis que vous, vous faites intervenir la religion pour sanctionner le mal.

Hélas! depuis *mille ans et plus*, que la femme est vouée à la souffrance; et que, dès son abord à la vie, le préjugé de son infériorité lui apparaît comme un spectre écrasant dont elle n'ose combattre la puissance, il n'est pas étonnant qu'elle soit ar-

rivée à mériter souvent cette funeste opinion.

Sans doute, celles qui, par exception, se sont trouvées puissantes, et se sont contentées de leur supériorité propre, sans penser, non plus que les hommes dont elles recevaient l'hommage, que leur devoir comme leur gloire serait de délivrer ces milliers de femmes qui vivaient asservies sans énergie ni moyens;

Sans doute celles-là ont mérité, par leur faux orgueil et par leur indifférence pour la cause de leur sexe, cette opinion qui pèse sur toutes comme le boisseau sur la lumière, puisqu'elles ont ainsi accepté la loi du plus fort;

Sans doute, celles-là qui, à l'abri des premiers besoins de la vie, font consister la vertu à rester dans l'ignorance de leur vraie destinée sur cette terre, méconnaissant la dignité de leur sexe, et détournant leurs regards de ces populations féminines qui sont en proie à la rigueur du sort;

Celles-là qui rient des efforts qui sont faits pour le changer, sans doute, elles méritent cette opinion qui pèse sur toutes comme le boisseau sur la lumière.

« Car l'esclavage n'est jamais rendu plus méprisable que par une aveugle soumission, qui persuade à l'oppresseur que sa victime est née pour l'esclavage. »

Mais croyez-vous donc que cet abaissement d'une moitié du genre humain doive se prolonger à jamais?

Et l'homme de religion peut-il voir dans un tel méfait la volonté de Dieu?

Eh bien! puisque vous rappelez cette faute reprochée à la première femme depuis le commencement du monde, comme *la séduction la plus effrayante qu'il y ait jamais eue*, juqu'au jour où quelques hommes se sont érigés dominateurs de leurs semblables; je dirai que la *lâcheté la plus effrayante qu'il y ait jamais eue*, est celle de celui-là qui, le premier, faisant de la justice humaine, a rejeté sur sa compagne tout le poids d'une

faute dont il avait bien accepté la moitié, et lui a fait supporter la dégradation de l'esclavage et de l'asservissement.

Je dirai que d'âge en âge ses descendans ont accepté cette lâcheté, et que c'est la seule chose où le noble sexe fort ait apporté de la persévérance depuis le commencement du monde;

Je dirai que s'il se plaint justement de la domination des rois, il ne lui arrive autre chose que de recevoir ce qu'il fait subir au sexe qu'il trouve inférieur, et ce qu'il reporte à toute individualité qui lui est soumise;

Je dirai qu'il y a autant de rois sur la terre qu'il y a de dominations de tout genre, qu'il y a de maîtres et de dominateurs de toutes sortes, et que partout et tous on vous reconnaît aux mêmes œuvres.

En Orient, où règne l'esclavage, vous vendez les femmes, marchandises sur place; en Occident, où un cauchemar de liberté vous agite, vous les faites vendre dans les maisons;

Et quand vous siégez au concile ou quand vous règnez chez les Turcs, vous ne faites toujours que délibérer si elles ont une âme ou si elles n'ont point d'âme;

Et quand vous voulez bien reconnaître qu'elles aussi elles ont une âme, vous leur donnez toujours pour apanage le bonheur au ciel et la résignation sur la terre;

Et sur cette même terre, où vous êtes seigneurs et maîtres, et où vous avez acquis assez de science pour rester pauvres au milieu des élémens de richesse, est-il un seul pays où les femmes aient des professions qui fournissent à tous leurs besoins, qui leur donnent rang dans le monde, qui fassent qu'elles s'appartiennent à elles-mêmes, qui leur permettent de ne se marier que quand elles aiment, et où ce lien ne soit pas souillé et transformé en un joug destructeur des sentimens qui le constituent?

Répondez, hommes de justice et d'amour, et dites si seulement vous avez porté jusque-là votre pensée?

Non, non, vous avez dit que la liberté ne devait pas leur être donnée; vous avez dit qu'elles en abuseraient, parce que vous savez tout dénaturer et corrompre, et que vous n'avez pas su reconnaître que c'était pourtant à elles que Dieu, dont la sagesse est bien aussi grande que celles des vieillards, avait confié la garde et l'honneur des familles, base de toutes vos sociétés.

Vous n'avez pas su reconnaître, qu'à travers des siècles de souffrance et de perversité, nombre d'entre elles avaient pu conserver ce feu sacré d'honneur et de fidélité, que vous ne condamnez plus comme une idolâtrie, quand il vous sert à soumettre cette moitié du genre humain.

Vous n'avez pas su reconnaître que ce feu sacré était gardé par celles-là mêmes à qui la plus grande somme de liberté avait été laissée.

Et vous n'avez pas su en conclure que, rendues à leur nature vraie, toutes auraient été belles dans leurs œuvres et leur vie,

comme quelques-unes encore l'étaient par exception.

Mais vous avez dit que le sexe fort devait dominer, et vous avez consacré cette loi du fort que vous condamnez quand elle vous atteint.

Hommes de justice.... acceptez donc la conséquence des principes que vous établissez; et subissez le joug tant que vous imposerez le joug; et à la lâcheté d'asservir le faible, n'ajoutez pas la faiblesse de vous plaindre quand vous n'avez pas su trouver cette liberté, que vous avez cherchée libéralement pour vous seuls !

Et quand vous-mêmes avez fait vos lois, quand vous ne cessez pas d'en ajouter de nouvelles à la masse informe que vous en avez déjà produite, ne venez pas vous étonner si, nouveaux géans, vos œuvres de législation sont tour-à-tour renversées, impuissantes et vaines, sur le sable qui leur sert d'appui.

Ici, gardez-vous d'aller croire que pour

le sexe faible je réclame un concours dans vos travaux législatifs.

Non, non, gardez votre œuvre! vous l'avez dit avec raison : sa place n'est pas là.

Et croyez plutôt que je rends grâce au Ciel, qui l'a préservé d'usurper ainsi que vous cette prérogative de la divinité.

Car, je vous le répète : à vous n'a pas été donnée la suprême sagesse nécessaire pour faire des lois, à vous a été assignée la tâche de découvrir la Loi que Dieu a créée pour vous et pour tous.

Et comment une loi serait-elle durable et forte, comment pourrait-elle vous régir, si elle n'émanait pas d'une intelligence et d'une puissance supérieures aux vôtres?

Vous pouvez bien être ministres de la Loi divine, mais vous n'êtes pas plus législateurs que vos enfans ne sont propres à tracer le plan et la loi de leur éducation.

Si vous aviez admis à la recherche de la Loi créée, ce sexe que vous avez réduit, peut-être aurait-il fait sa part de l'ouvrage, et

sur vous aujourd'hui ne pèserait pas toute la responsabilité du retard.

Ou si encore, comme vous l'a dit votre maître, vous aviez demandé beaucoup, vous auriez obtenu beaucoup; mais toujours égarés par cet esprit de domination que les hommes se reprochent tous, vous n'avez jamais demandé que pour quelques-uns, vous n'avez jamais obtenu, vous n'obtiendrez jamais.

Non jamais! car si dans la race humaine, Dieu n'a créé qu'une famille; si comme on le voit dans l'univers, l'harmonie est sa Loi, il doit mépriser des vœux qui lui sont adressés avec une restriction coupable.

Sa Loi est immuable, et sa Providence universelle donne la liberté à tous ses enfans, ou bien elle se voile impénétrable comme vous la dites depuis des siècles, pour tous ceux qui cherchent sans amour et sans foi.

Et que servent aux femmes dont la vie a été privation et douleur, ces emphatiques

paroles que vous venez aujourd'hui jeter sur leur tombeau ?

Leur sort n'est-il pour vous, comme pour les mondains, qu'un frivole sujet d'élégie ?

Et les tourmens de cette mère, et la mort de cet ange d'innocence et de beauté, qui n'avait pas reçu la vie pour qu'elle fût ravagée à son printemps, ne vous révèlent-ils pas quelque grand crime du monde auquel, aussi, vous auriez votre part, et quelque devoir qui vous serait imposé ?

Et jamais ont-ils manqué au monde, ces hommes qui ont eu pour un sexe asservi, des louanges et des chants ?

Non, et des sentimens vrais les ont plus d'une fois inspirés. Mais depuis qu'il en est qui se font appeler citoyens, souverains ou hommes libres, combien en est-il parmi tous, qui aient eu la pensée de chercher pour celles qu'ils voulaient diviniser par leurs poétiques hommages, quelque divine loi qui les rendît à leur vraie destinée ?

Et vous, qui vous dites pasteur d'âmes,

et qui n'avez eu pour ces faibles brebis, d'autre pâturage que le champ de la résignation et la vallée des larmes, gardez encore cette page d'ostentation que vous venez leur consacrer aujourd'hui.

Gardez encore cette promesse de bonheur que vous leur faites pour le Ciel, quand ici-bas vous leur avez tout refusé ce qui était en votre puissance.

Celui qui règne au Ciel ne gouverne pas par la loi du plus fort, et vos promesses comme vos demandes exclusives pourraient être rejetées.

Or, vous non plus, ne vous interposez pas devant la lumière divine pour la leur cacher.

Et taisez-vous sur leurs vertus, quand vous n'avez su les appliquer qu'à supporter le mal que vous saviez faire.

Et taisez-vous sur leurs douleurs, quand vous avez exclu leur sexe du domaine de la science, et que vous-même n'avez pas su rechercher la Loi des destinées.

Car celui-là seul a droit d'en parler, qui ne se borne pas à une compassion stérile, qui n'assigne pas de limites à la providence de Dieu, et qui, partant de ce principe que le bonheur doit être le partage de tous, s'est mis à la recherche, et leur apporte comme à vous la Loi de réintégration.

17.

17.

Ecoutez :

De même que la loi divine est unique dans l'univers, le libérateur est unique sur la terre.

Oui, lui seul a cherché et lui seul a trouvé.

Lui seul a eu foi, espérance et amour.

Et mandataire de la Destinée, il ne vient pas armé d'une torche sanglante, il n'apporte pas des lois d'exception.

Il ne dit ni aux hommes, ni aux femmes, ni aux enfans de sortir tous le même jour et de renverser les tyrans.

Non, la main qui vient de Dieu n'apporte ni les fers, ni la mort.

C'est à des signes de paix, c'est à une puissance de création qu'elle doit se reconnaître.

Elle doit déterminer et régler l'emploi de tous les élémens mis au pouvoir de l'homme; de toutes ces terribles passions qui agitent le monde et causent ses tourmens ; de toutes les facultés dont elles sont la source.

Elle doit transformer en plaisir ce travail qui ne s'exerce aujourd'hui que par nécessité et avec dégoût, et que trop souvent encore le malheureux n'obtient pas ; en faire jaillir mille sources de richesses, et répandre partout l'abondance et la paix.

Elle doit enfin établir l'harmonie sur la terre, et réintégrer le genre humain dans toutes les harmonies de l'univers, et le rendre à sa vraie destinée.

Voilà.

Hommes de science et de cœur : vérifiez.

Vérifiez sans retard, ou bien vous aurez forfait à l'honneur, au devoir, à tout ce qui est sacré sur la terre.

O vous qui cherchez de poétiques inspirations, et qui souvent les avez puisées dans ces époques où les masses ébranlées procèdent au renversement des dominateurs, et sèment partout la terreur et la mort;

Vous dont l'âme haletante n'a respiré une suffisante vie que dans ces temps de destruction; parce que seuls ils vous ont présenté de l'unité et de l'ensemble dans des volontés et des actions humaines,

Et que, malgré leurs funestes effets, vous avez pu reconnaître la puissance humaine

lorsque, déployant ses passions, elle ne fait pourtant encore que renverser et détruire ;

Vous qui avez pressenti sa grande Destinée quand au milieu de ces commotions terribles vos cœurs étaient à la fois émus d'une joie vive et déchirés de douleur ;

Apprenez donc comment, au lieu de semer la destruction et recueillir la misère, ces masses, aujourd'hui formidables, pourraient recevoir une impulsion créatrice.

Apprenez comment par un nouvel et sublime essor, elles pourraient produire de riches harmonies, et présenter à vos yeux les plus ravissans phénomènes.

Apprenez, poète qui cherchez une gloire jusqu'ici nouvelle et inconnue, apprenez et dites au monde à quelle destinée il est appelé.

Et votre voix sera reçue et portée dans l'univers par un écho harmonieux et immortel, comme le désir de bonheur dont Dieu a formé l'âme humaine.

Votre voix sera reçue et portée dans l'uni-

vers, quand, rendant l'espérance à tous ceux qui souffrent, vous annoncerez la rénovation.

Votre voix sera reçue et portée dans l'univers, quand vous proclamerez la Loi des heureuses Destinées.

Votre voix sera reçue et portée dans l'univers, quand vous ferez connaître celui que les obstacles n'ont point arrêté.

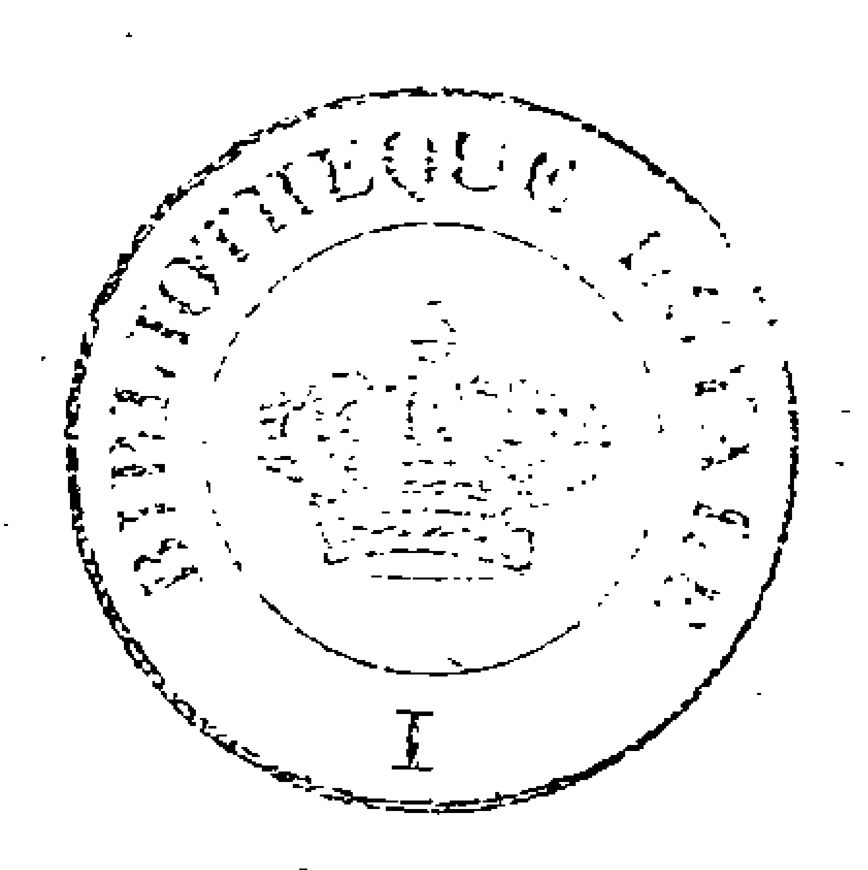
Ah ! il n'est pas délégué du conseil des vieillards, cet autre messie qui apporte LA LOI dont il a trouvé le type au Ciel et les élémens sur la terre.

Si les tribulations et les années ont blanchi sa tête, sur son front aussi la vérité brille : et la vérité a jeunesse éternelle.

Et tant que sur la terre le souvenir restera au cœur des hommes, son nom répété d'âge en âge fera le tour du monde, quand aux jours solennels ils s'assembleront pour rendre grâce au Dieu de l'univers, des biens infinis qui leur sont donnés. Et quand toute la famille humaine, unie par le senti-

ment ineffable de reconnaissance et d'amour, commencera sa prière à l'arrivée de l'astre du jour, et que sur tout le globe le suivant dans sa course, les mêmes chants partout s'élèveront vers le Ciel, un même concert aussi redira avec transport : Honneur, honneur au génie social, amour au Sauveur du monde ! ! !

FIN.



BESANÇON. — IMPRIMERIE DE CH. DEIS.